This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B 33,8

CÉSAR

Ouvrages de Xavier de Montépin.

Les Filles de Plâtre	14	vo
L'Idiot.	5	vo
Perle (la) du Palais-Royal.	3	vo
Les Valets de Cœur.	3	vo
Sœur Suzanne.	4	vo
Un Gentilhomme de grand chemin	5	vo
Geneviève Gaillot.	2	vo
Les Chevaliers du lansquenet.	10	vo
Pivoine.	2	vo
Mignonne	3	vo
Les Amours d'un Fou (épuisé).	4	vo
Les Viveurs de Paris	13	vo
Brelan de Dames.	4	vo
Le Loup Noir	2	vo
Les Viveurs d'autrefois.	4	vo
Confessions d'un Bohême.	5	vo
Vicomte (le) Raphaël	5	vo
Les Oiseaux de nuit.	5	vo

Ouvrages de G. de la Landelle.

Les deux Routes de la Vie	4	vo
L'Eau et le Feu.	2	vo
L'Honneur de la Famille.	2	vo
Le Château de Noirac.	2	vo
Les Princes d'Ebène.	5	vo
Falkar-le-Rouge.	5	vo
Une Haine à bord.	2	vo
Le Morne aux Serpents.	2	vo
Les Iles de Glace.	4	vo
La Gorgonne	6	vo

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

LES GRANDS HOMMES

EN ROBE DE CHAMBRE

CÉSAR

PAR

ALEXANDRE DUMAS

7

PARIS

ALEXANDRE CADOT ÉDITEUR

27, rue Serpente.

1858

...TITUTION
14 OCT 1974
OF OXFORD
...BRARY

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

I

La vieille République était morte avec Caton : César avait recueilli son dernier soupir.

Il pouvait poursuivre immédiatement les pompéiens, et passer en Espagne avec

eux. Il jugea sa présence nécessaire à Rome.

Il y signala son retour par une harangue des plus magnifiques. Il parla de sa victoire en homme qui voulait se la faire pardonner. Il dit que les pays dont il venait de triompher étaient si étendus, que le peuple romain en tirerait tous les ans deux cents médimnes attiques de blé, et trois millions de livres d'huile.

Ce fut un spectacle terrible et merveilleux à la fois que ce triomphe de César.

Il avait ramené des Gaules ce Vercin-

gétorix que nous avons vu jeter ses armes les unes après les autres, aux pieds de César, et venir s'asseoir sur les marches de son tribunal.

Il avait ramené d'Égypte Arsinoë, cette jeune sœur de Cléopâtre, que nous avons vue fuir du palais avec Ganimède.

Il avait ramené d'Afrique le fils du roi Juba.

Et ce fut, pour ce dernier, un étrange changement de condition et de renommée. Né Barbare et Numide, il dut à ce malheur de devenir un des plus savants historiens grecs.

Il triompha pour les Gaules, pour le Pont, pour l'Égypte et pour l'Afrique.

Il ne fut pas question de Pharsale.

Le soir du triomphe, le Vercingétorix des Gaules fut étranglé.

Ces triomphes durèrent quatre jours.

Le quatrième jour, César avec du fard sur les joues, sans doute pour dissimuler sa pâleur; César, avec un chapeau de fleurs sur la tête, avec des pantoufles rouges à ses pieds: — le quatrième jour, César inaugura la place publique qui, de

son nom, fut nommée Julia. Puis le peuple le reconduisit chez lui entre quarante éléphants pris par lui à Scipion, et qui portaient des torches et des flambeaux.

Après les triomphes vinrent les largesses.

César distribua aux citoyens six boisseaux de blé et trois cents sesterces par tête.

Chaque soldat eut vingt mille sesterces.

Puis, soldats et citoyens, il les invita tous à un gigantesque festin.

On dressa vingt-deux mille tables de trois lits chacune. C'était, à quinze personnes par table, trois cent trente mille personnes à peu près.

Puis la multitude, rassasiée de vin et de viande, on la soûla de spectacles.

César fit bâtir un amphithéâtre pour donner des chasses.

Dans une de ces chasses parut pour la première fois le caméléopard, — la girafe, — animal que les anciens regardaient comme fabuleux, et dont les modernes nièrent l'existence, jusqu'à ce que Levail-

lant en ait envoyé un des bords de la rivière Orange.

Il y eut des combats de gladiateurs et de captifs, il y eut des combats de fantassins et de cavaliers, il y eut des combats d'éléphants, il y eut un combat naval dans le Champ-de-Mars transformé en naumachie, il y eut un combat entre les enfants nobles, et dans tous ces combats nombre de gens périrent. Il fallait bien donner à tous ces Romains qui n'avaient pu assister aux batailles de Pharsale et de Thapse une idée de ce qu'avaient été ces immenses égorgements.

Des chevaliers descendirent dans le

cirque et combattirent en gladiateurs; le fils d'un préteur se fit mirmillon. César empêcha un sénateur de combattre.

« Il fallait bien, dit Michelet, laisser quelque chose à faire aux temps des Domitien et des Commode. »

Et sur toutes les rues, sur toutes les places, sur ces naumachies, sur cet amphithéâtre, s'étendait pour la première fois le *velarium*, destiné à abriter les spectateurs des rayons du soleil.

César avait emprunté cette innovation aux peuples de l'Asie.

Mais, chose étrange, au lieu de lui savoir gré de cette immense quantité d'or qu'il jetait à pleines mains sur lui, le peuple se plaignait de cette profusion et criait à haute voix : — Il les a méchamment acquis et les dépense follement ! Il n'y eut point jusqu'aux soldats qui se mutinèrent pour la même cause. Et cette espèce de révolte dura jusqu'au moment où César, paraissant au milieu d'eux, saisit lui-même un de ces séditieux, et sur-le-champ le fit passer par les armes.

César assista à toutes ces fêtes, et même aux farces de théâtre. Il y eut plus. Il y avait à Rome un vieux chevalier romain, nommé Laberius, qui faisait des pièces. Il

le força de jouer lui-même dans une farce de lui. Le pauvre vieillard fit quelques vers adressés au peuple pour lui expliquer sa tardive apparition sur le théâtre.

— Hélas ! disait-il, où la nécessité m'a-t-elle poussé presqu'à mon dernier jour ! Après soixante ans d'une vie honorable, après être sorti chevalier de ma maison, j'y rentrerai mime. Oh ! j'ai trop vécu d'un jour !

De ce retour de César doit dater, pour tout historien intelligent, l'ère de l'empire. Avec ce retour de César commence cette invasion de barbares qui submergera Rome. Dès le commencement de la

guerre civile, César, appréciant ces hommes si difficiles à vaincre comme ennemis si francs et si fidèles comme alliés, dès le commencement de la guerre civile César a donné le droit de cité à tous les Gaulois nés entre les Alpes et l'Éridan.

Après Pharsale et Thapse, en récompense des services qu'ils lui ont rendus, il les fait sénateurs. Il fait collègues de Cicéron, des centurions, des soldats et même des affranchis.

Ce fut alors que l'on afficha dans Rome cette fameuse recommandation :

« Le public est invité à ne point indiquer aux sénateurs le chemin du sénat. »

On chantait, outre les chansons obscènes sur Nicomède et sur le vainqueur *chauve*, des vers qui disaient :

« César conduit les Gaulois derrière son char, mais c'est pour les mener au sénat ; ils ont quitté l'habillement celtique pour le laticlave. »

Ce n'était pas sans raison que César agissait ainsi. Il voulait se faire donner tous les honneurs et tous les pouvoirs, et il savait qu'un pareil sénat ne lui refuserait rien. Aussi lui vota-t-on par acclama-

tion, comme on dit aujourd'hui : Pouvoir de juger les pompéiens ; droit de paix et de guerre ; droit, sauf les provinces populaires, de distribuer les provinces aux préteurs, tribunat et dictature avec ; aussi fut-il proclamé *Père de la Patrie* et *Libérateur* du monde. Ses fils, — et à part Césarion, de naissance douteuse, il n'avait jamais eu de fils, — ses fils furent déclarés imperatores. Au-dessus d'une statue de bronze, représentant la Terre, on dressa la sienne avec cette inscription : *Au demi-dieu*. Enfin, le séducteur chauve, l'homme qui avait vaincu les Gaulois, mais que Nicomède avait vaincu, fut nommé réformateur des mœurs ; et, il n'y avait pas un an qu'il avait logé sous le toit conjugal, près de sa femme Calpurnie, la belle Cléopâtre et son

épouse de onze ans, et cet enfant qui lui était si publiquement attribué qu'on l'appelait Césarion; et Helvius Cinna, tribun du peuple, préparait une loi par laquelle il allait être permis à César d'épouser autant de femmes qu'il voudrait pour en avoir des héritiers.

Ce n'est pas tout : le changement s'opère à la fois dans les choses matérielles, politiques et intellectuelles.

L'immuable Pomerium a reculé, non plus devant un décret du sénat, mais devant la volonté d'un seul homme. Le calendrier ne s'accordait pas avec la révolution de l'année : on comptait encore les mois par

la lune. César a conféré de cette irrégularité avec les savants Égyptiens, et désormais l'année aura trois cent soixante-sept jours.

Le climat lui-même est vaincu : la girafe d'Abyssinie et l'éléphant de l'Inde viennent se faire tuer, sous une forêt mobile, dans le cirque romain. Les vaisseaux combattent sur terre, et si Virgile avait déjà chanté ses moissons et les bergers, on ne serait pas étonné de voir paître un jour les cerfs dans les airs.

— Qui osera contredire, s'écrie Michelet, celui auquel la nature et l'humanité n'ont refusé rien, celui qui jamais n'a rien

refusé à personne, — ni sa puissante amitié, ni son argent, ni même son honneur. — Venez donc, tout de bonne grâce, déclamer, combattre, chanter, mourir, dans cette bacchanale du genre humain qui tourbillonne autour de la tête fardée de l'empire. La vie, la mort, c'est tout un. Le gladiateur a de quoi se consoler en regardant les spectateurs. — Déjà le Vercingétorix des Gaules a été étranglé ce soir, après le triomphe. — Combien d'autres vont tantôt mourir, parmi ceux qui sont ici. — Ne voyez-vous pas, près de César, la gracieuse vipère du Nil ; son époux de dix ans qu'elle doit aussi faire périr, c'est son Vercingétorix, à elle. — De l'autre côté du dictateur, apercevez-vous la figure hâve de Cassius, le crâne étroit de Brutus :

tous deux si pâles dans leurs robes blanches bordées d'un rouge de sang ?

Mais, au milieu des fêtes et des triomphes, César se souvient que l'Espagne est révoltée, ses lieutenants l'appellent à grands cris,

— Attendez ; César a encore une dernière chose à faire, le dénombrement de l'empire.

Le dernier dénombrement avait donné trois cent vingt mille citoyens ; celui de César n'en donna que cent cinquante mille.

Cent soixante-dix mille avaient péri dans les guerres civiles et au milieu des fléaux dont elles avaient affligé l'Ita ie et toutes les provinces.

Ce dénombrement fait, César, pensant que la guerre civile, cette dévoratrice des hommes, avait duré assez longtemps, César partit de Rome et arriva en vingt-sept jours à Cordoue.

CHAPITRE DEUXIÈME

II

Pendant ces vingt-sept jours, César fit un poëme intitulé : *le Voyage.*

Déjà, pendant son séjour à Rome, il s'était amusé à répondre à l'éloge de Caton

par Cicéron en écrivant un pamphlet intitulé : *l'Anti-Caton.*

Nous avons eu l'occasion de citer déjà plusieurs fois ce pamphlet ; sa date précise est entre la guerre d'Afrique et celle d'Espagne.

Auparavant, dans un voyage à travers les Alpes, il avait déjà dédié à Cicéron deux volumes sur la grammaire et l'orthographe.

César avait des intelligences dans Cordoue que tenait le plus jeune des fils de Pompée, Sextus, tandis que l'autre, Cnéius, assiégeait la ville d'Ulles.

A peine était-il arrivé, que des hommes, qui venaient de la ville, lui annoncèrent qu'il lui serait facile de s'en emparer, attendu qu'on ne savait rien encore de sa présence en Espagne.

Lui alors dépêcha aussitôt des courriers à Quintus Pédius et à Fabius Maximus, qui étaient ses lieutenants dans la province, afin qu'ils lui envoyassent de la cavalerie levée dans le pays même.

Ceux-ci trouvèrent en outre moyen de faire savoir aux habitants d'Ulles, qui tenaient pour César, que César était arrivé.

Aussitôt, comme il était venu des en-

voyés de la ville de Cordoue, vinrent des envoyés de la ville d'Ulles.

Ils avaient passé, sans être découverts, à travers le camp de Cnéius Pompée, et venaient supplier César de les secourir au plus tôt comme de fidèles alliés qu'ils étaient.

César, aussitôt, fit partir six cohortes et autant de chevaux que de fantassins sous le commandement de Junius Pachécus, capitaine espagnol, expérimenté et connaissant bien le pays.

Pachécus choisit, pour retraverser le

camp de Pompée, le moment où éclatait un si grand orage, qu'on ne pouvait à cinq pas reconnaître ni amis ni ennemis.

Il avait disposé ses hommes deux par deux, afin de tenir le moins d'espace possible, et commençait d'entrer dans le camp lorsqu'une sentinelle lui cria :

— Qui vive?

— Taisez-vous, lui répondit Pachécus, nous sommes un détachement d'amis, et nous allons essayer de surprendre la ville.

La sentinelle, sans aucun soupçon, laissa

passer Pachécus, qui franchit tout le camp sans éprouver aucune autre difficulté.

Arrivés aux portes, ils firent le signal convenu d'avance; alors une partie de la garnison se joignit à eux, et, renforcés ainsi, laissant une bonne arrière-garde pour soutenir une retraite, ils se ruèrent sur le camp de Pompée, où ils jetèrent un tel désordre que Cnéius, qui ignorait l'arrivée de César, crut tout perdu pendant quelques instants.

De son côté, pour forcer Cnéius à lever le siége d'Ulles, César marcha contre Cordoue, mettant un fantassin en croupe derrière chaque cavalier.

Les habitants, qui croyaient n'avoir affaire qu'à des hommes à cheval, firent une sortie ; mais quand les deux troupes furent à portée du trait, les fantassins sautèrent à terre, et les hommes de César se trouvèrent doubles.

Alors cavalerie et infanterie se rua sur les pompéiens et enveloppa ceux-ci de telle sorte que, sortis à plusieurs milles, quelques centaines d'hommes rentrèrent seulement.

Ceux qui rentrèrent annoncèrent que César était arrivé et que c'était par lui en personne qu'ils venaient d'être battus.

Aussitôt Sextus Pompée envoya des courriers à son frère pour que celui-ci levât le siége d'Ulles et vînt le rejoindre avant que César eût eu le temps de le forcer dans Cordoue.

Cnéius rejoignit son frère la rage dans le cœur.

Quelques jours encore, et il prenait Ulles.

Enfin, après quelques escarmouches, César campa dans la plaine de Munda et s'apprêta à assiéger la ville et à combattre du même coup Cnéius Pompée, si Cnéius Pompée voulait accepter la bataille.

Vers minuit, les coureurs de César vinrent lui annoncer que Pompée semblait vouloir accepter le combat.

César fit déployer l'étendard rouge.

Ce fut, malgré l'avantage du poste où étaient campés les pompéiens, une grande joie pour toute l'armée.

En effet, les pompéiens étaient campés sur une colline et avaient la ville de Munda à dos.

La ville de Munda leur appartenait.

Entre eux et le camp de César s'étendait une plaine de cinq quarts de lieue.

Cette plaine était traversée par un ruisseau.

Ce ruisseau rendait plus forte encore la position des pompéiens, attendu qu'en débordant il s'était infiltré dans les terres et avait, à main droite, formé un marais.

César voyant, au point du jour, l'ennemi formé en bataille sur la colline, crut qu'il descendrait dans la plaine où sa cavalerie avait tout espace pour s'étendre.

Il faisait un temps magnifique, un vrai

temps de bataille. Toute l'armée romaine se réjouissait de combattre, quoique certains frissonnements passassent dans les cœurs en songeant que cette journée allait, en dernier ressort, décider de la fortune des deux partis.

César fit la moitié du chemin.

Il s'attendait à ce que les pompéiens en fissent autant ; mais eux ne voulurent pas s'éloigner de plus d'un quart de lieue de la ville, afin de se servir de celle-ci au besoin comme d'un rempart.

César doubla le pas et arriva au ruisseau.

Son ennemi pouvait lui disputer le passage ; il n'en fit rien.

L'armée pompéienne se composait de treize légions ayant de la cavalerie à ses deux ailes, de six mille soldats d'infanterie légère et autant d'alliés.

César n'avait que quatre-vingts cohortes d'infanterie pesamment armées et huit mille chevaux.

Il est vrai que César comptait sur une diversion que devait opérer le roi Bogud.

Nous avons déjà dit, je crois, que c'était

le même que les Romains appelaient Bocchus et qui était le mari de cette reine Eunoë, dont César avait été l'amant.

Arrivé à l'extrémité de la plaine, César défendit à ses soldats d'aller plus loin.

Ceux-ci obéirent à leur grand regret.

Il avait, comme à Pharsale, donné pour mot d'ordre *la Vénus victorieuse*.

Pompée avait pris *la Pitié* ou peut-être plutôt *la Piété*.

Cette halte de César redoubla le courage

des pompéiens, qui crurent qu'il avait peur.

Ils se décidèrent donc à marcher au combat sans perdre l'avantage du lieu.

César avait, selon sa coutume, la fameuse dixième légion à l'aile droite, la troisième et la cinquième à gauche, avec les troupes auxiliaires et la cavalerie.

Voyant le mouvement des pompéiens, les soldats de César n'y purent tenir.

Ils franchirent la ligne qui leur était tracée, et se jetèrent sur les premiers rangs.

Mais là, ils rencontrèrent une résistance qu'ils n'avaient point l'habitude de rencontrer.

Tous ces hommes, que menait César après lui; cette dixième légion, avec laquelle il avait fait le tour du monde antique ; ces vieux soldats, qui le suivaient dans ses marches, plus meurtrières par leur célérité que ne l'eussent été des batailles ; cette légion de l'Alouette, tirée des Gaules, qui avait eu un instant l'espoir de piller Rome, comme avaient fait ses ancêtres du temps de Camille, qu'on avait tenue éloignée de Rome et que César, vainqueur en Afrique, poussait de nouveau contre les Africains d'Espagne, tout cela avait compté sur une bataille comme Phar-

sale ou comme Thapse, tout cela était là, brisé, anéanti.

Tout cela recula, trouvant, au lieu d'hommes, un mur de granit.

Il y eut un refoulement terrible dans l'armée de César.

César sauta à bas de son cheval, fit signe à ses lieutenants d'en faire autant que lui, parcourut tête nue le front de la bataille, levant les bras au ciel et criant à ses soldats :

— Regardez-moi au visage.

Mais il sentait la bataille plier entre ses mains, il sentait ce frémissement, précurseur de la déroute, planer au-dessus de de sa tête.

Alors, arrachant le bouclier d'un soldat :

— Fuyez, cria-t-il, si vous voulez ; quant à moi, je mourrai ici.

Et seul il s'en alla, chargeant l'ennemi jusqu'à dix pas de lui. Deux cents traits, flèches, javelots, lui sont lancés. Il évite les uns, reçoit les autres sur son bouclier, mais reste au même endroit, comme si ses pieds y eussent pris racine.

Enfin, tribuns et soldats eurent honte. Avec un grand cri, avec un indomptable élan, ils s'élancèrent au secours de leur imperator.

Il était temps !

Par bonheur, en même temps, le roi Bogud opérait cette diversion dont nous avons parlé.

Labiénus, ce lieutenant de César, que César avait rencontré partout son ennemi acharné, se chargea de faire face à cette nouvelle attaque.

Il prit avec lui douze ou quinze cents

cavaliers et partit au galop au-devant du roi maure.

Mais ce mouvement fut mal interprété par les pompéiens.

On crut qu'il fuyait.

Un sentiment d'hésitation se répandit dans l'armée.

Mais Sextus et Cnéius se jetèrent au premier rang et rétablirent de nouveau le combat.

On lutta ainsi jusqu'au soir.

Le combat dura neuf heures.

Pendant neuf heures on combattit main à main, pied contre pied, javelot contre javelot.

Enfin les pompéiens plièrent, « sans quoi, dit l'auteur de la guerre d'Espagne, il n'en fût pas resté un seul! »

Ils se retirèrent dans Cordoue, laissant trente mille morts sur le champ de bataille.

César avait perdu mille hommes à peu près.

Les treize aigles des treize légions furent

prises avec tous les drapeaux et tous les faisceaux.

On retrouva sur le champ de bataille les corps de Labiénus et de Varus.

— Ah ! dit César, respirant après cette longue et terrible lutte, les autres jours j'ai combattu pour la victoire, aujourd'hui j'ai combattu pour la vie.

CHAPITRE TROISIÈME

III

Les fuyards s'étaient retirés dans Cordoue.

César était d'avis de les poursuivre et d'entrer en même temps qu'eux, s'il était possible, dans la ville.

Mais les soldats étaient tellement brisés, qu'ils n'avaient plus de force que pour piller les morts, et que, cette opération accomplie, les uns se couchèrent, les autres s'assirent, les moins fatigués restant debout, appuyés sur leur javelots et leurs lances.

On coucha sur le champ de bataille, chacun à la place où il était.

Le lendemain, des trente mille morts, on fit une circonvallation de la ville; chaque mort, la tête tournée vers les murailles, était cloué avec son voisin par un javelot, et à ces javelots étaient suspendus les boucliers.

César laissa un tiers de ses forces devant Munda, et, avec le reste de son armée, alla attaquer Cordoue.

Cnéius Pompée avait fui avec un gros de cavalerie et s'était retiré à Carthée, où était son armée navale.

Sextus Pompée s'était enfermé derrière les murs d'Ossuna.

Nous les retrouverons tous deux, suivons César dans son expédition à Cordoue.

Les fugitifs s'étaient emparés du Pont, César ne pensa même point à le forcer.

Il coula de grandes corbeilles pleines de terre dans le fleuve et improvisa un gué factice sur lequel passa son armée.

Puis il campa devant la ville.

Scapula la défendait.

Il s'y était retiré après la défaite de Munda, et avait soulevé les affranchis et les esclaves.

Mais se voyant poursuivi par César, il ne songea point à fuir.

Il fit dresser un bûcher immense au mi-

lieu de la place, prépara un festin splendide, et, vêtu de ses plus magnifiques habits, se mit à table, mélangea son vin avec du nard, comme il eût fait pour une fête; distribua vers la fin du repas sa vaisselle et son argent à ses serviteurs, monta sur son bûcher, et se fit tuer par un esclave, tandis qu'un affranchi y mettait le feu.

En ce moment, comme il y avait division entre les deux partis, les portes s'ouvrirent, et César vit venir à lui les légions que Scapula venait de composer d'esclaves et de fugitifs.

Tout cela venait se rendre à César.

En même temps, la treizième légion, de son propre mouvement, s'emparait des tours et du rempart.

Alors les pompéiens échappés à Munda mirent le feu à la ville, espérant se sauver à l'aide du désordre.

Mais dès qu'il vit la flamme et la fumée, César se précipita au secours de la ville, et comme la treizième légion était, ainsi que nous l'avons dit, maîtresse des tours et des murailles, elle lui en ouvrit les portes.

Alors les pompéiens s'enfuirent de la

ville, s'entassant aux portes et sautant par-dessus les murailles.

On en tua vingt-deux mille dans l'intérieur seul de la ville, sans compter ceux qui furent massacrés dehors.

César ne s'arrêta à Cordoue que le temps de rétablir l'ordre, et partit aussitôt pour Hypsalis, la Séville de nos jours.

Mais aussitôt que, du haut des murailles, les habitants l'aperçurent, ils lui envoyèrent des députés pour lui demander pardon, et s'en remettre à sa clémence.

César leur fit répondre que tout pardon leur était accordé, et, de peur que ses soldats ne se laissassent emporter à quelque mauvais désir, il les fit camper dehors.

Caninius Rébilius y entra seul avec quelques centaines d'hommes.

La garnison pompéienne était restée à Séville.

Indignée de ce que les habitants avaient ouvert leurs portes à César, elle envoya un des principaux du parti pompéien, prévenir Cécilius Niger, surnommé le Barbare, à cause de sa cruauté, et qui com-

mandait un corps de Lusitaniens d'accourir sans retard pour profiter d'une occasion qui s'offrait.

Cécilius Niger accourut.

Il arriva de nuit près d'Hypsalis, fut introduit dans la ville, et égorgea toute cette garnison que César y avait introduite pour protéger les habitants; puis, les soldats romains égorgés, il fit murer les portes et se prépara pour une défense désespérée.

César eut peur, s'il tentait quelque assaut, que ces forcenés n'égorgeassent la moitié des habitants.

Il se relâcha donc, avec intention, d'une garde trop sévère, et, la troisième nuit après son entrée dans Hypsalis, Cécilius Niger en sortit, emmenant avec lui, non-seulement les hommes qu'il y avait introduits, mais encore l'ancienne garnison pompéienne.

Mais une fois que César, qui ne les perdait pas de vue sous son indifférence apparente, les vit hors de la ville, il lança sur eux sa cavalerie qui les tailla en pièces.

Le lendemain matin César entra dans Hypsalis.

Maintenant revenons aux deux fils de Pompée.

Cnéius Pompée arriva avec cent cinquante chevaux seulement à Carthée, et s'était tellement hâté que, quoiqu'il y eut quarante lieues de Carthée à Munda, il avait fait la route en un jour et demi.

Arrivé là, et craignant quelque trahison de la part des habitants, il se fit porter en litière à travers la ville, ainsi qu'un simple particulier.

Puis, une fois sur le port, il courut aux vaisseaux avec tant de hâte, qu'en mettant le pied sur celui qu'il avait choisi, il s'enveloppa la jambe dans une corde, tomba, et, en voulant couper avec son épée cette corde qu'il ne prenait pas le temps de dé-

nouer, il se fit, à la plante du pied, une blessure profonde.

Didius, qui commandait l'armée navale de César à Cadix, ayant appris ce qui venait de se passer, prit chasse à l'instant même sur Cnéius, et répandit sa cavalerie et son infanterie le long du rivage pour s'emparer de lui s'il mettait pied à terre.

Didius avait calculé juste.

Pompée, vu la précipitation du départ, n'avait point eu le temps de se munir d'eau.

Il était donc forcé d'aborder de place en place pour faire aiguade.

Et d'abord, Didius joignit sa flotte, lui livra bataille, coula bas et brûla les deux tiers de ses vaisseaux.

Pompée se fit échouer et gagna le rivage dans l'intention de se retirer au milieu de rochers formant une forteresse naturelle, presque impossible à escalader.

Il était blessé à l'épaule et à la jambe, et s'était donné une entorse au pied sans blessure.

Il se faisait par conséquent porter en litière.

Il avait abordé sans être vu, et avait

toute chance d'échapper, quand un homme de sa suite se montra et fut aperçu par les coureurs de Didius.

Ceux-ci se mirent à sa poursuite.

Pompée fit doubler le pas à ses hommes, et parvint au refuge qu'il cherchait.

Les césariens l'y voulurent forcer, mais furent repoussés à coups de trait et poursuivis jusqu'au bas de la montagne.

Ils revinrent à la charge, mais furent repoussés de nouveau.

Alors ils résolurent de l'assiéger, et en

peu de temps élevèrent une terrasse si haute que de son sommet on pouvait combattre de plain-pied avec l'ennemi.

Ce que voyant, les pompéiens, ils songèrent à fuir.

Mais la fuite n'était point facile.

Pompée ne pouvait marcher à cause de ses blessures et de son entorse, et ne pouvait monter à cheval ou en litière, à cause de la difficulté des chemins.

Voyant donc ses gens poursuivis et dispersés et qu'on les égorgeait sans miséri-

corde, il se cacha dans le creux d'un rocher.

Mais un de ceux qui l'avaient vu se cacher dans cette caverne le dénonça.

Il fut pris et tué.

Puis ses meurtriers lui coupèrent la tête, et, comme César entrait dans Hypsalis, cette tête du fils lui fut offerte, comme, en Egypte, on lui avait offert celle du père.

C'était le 12 avril de l'an 45 avant Jésus-Christ.

Mais cette impitoyable expédition ne profita point à Didius ; car, se croyant désormais en toute sûreté, il tira ses vaisseaux sur le rivage pour les radouber, et, tandis que s'accomplissait cette opération, tira, avec un corps de cavalerie, vers une forteresse voisine.

Mais les Lusitaniens, qui avaient été dispersés et qui avaient abandonné Cnéius Pompée, s'étant réunis et voyant le peu d'hommes qu'avait avec lui Didius, lui dressèrent une embuscade, tombèrent sur lui, et le tuèrent.

Pendant ce temps-là, Fabius Maximus, que César avait laissé pour poursuivre le

siége de Munda, s'était emparé de la place, avait fait onze mille prisonniers et avait tiré vers Ossuna, ville fortifiée à la fois par la nature et par l'art.

En outre, Sextus Pompée, qui s'était assuré qu'il n'y avait pas d'eau à deux lieues aux environs et à une lieue et demie à la ronde, avait fait couper tous les bois, pour que César ne pût construire aucune machine.

Mais Sextus Pompée n'attendit pas le résultat du siége. Il s'enfonça dans les montagnes des Celtibères, et nous le verrons reparaître roi des pirates de la Méditerranée.

Trente mille hommes tués à Munda, vingt-deux mille à Cordoue, cinq ou six mille à Séville, onze mille faits prisonniers, Cnéius tué, Sectus en fuite, la guerre d'Espagne était finie.

César revint à Rome.

CHAPITRE QUATRIÈME

IV

Antoine vint au-devant de César jusqu'à la frontière. Et César, qui avait pour Antoine le faible des hommes supérieurs sur les hommes inférieurs, César fit, à cette occasion, un grand honneur à Antoine : il

traversa toute l'Italie, l'ayant à ses côtés dans son char, et derrière lui Brutus Albinus et le fils de sa nièce, et par conséquent son petit-neveu, le jeune Octave.

Ce retour fut sombre.

Avec Pompée tué, avec sa race détruite, on ignorait ce qu'était devenu Sextus. C'était non-seulement un grand nom éteint, une grande famille disparue, c'était encore un principe détruit. Pompée n'ayant pu soutenir les droits de l'aristocratie et la cause de la liberté, qui donc la soutiendrait après lui?

Les vaincus commençaient donc une

servitude sans espérance ; les vainqueurs, désenchantés eux-mêmes de la guerre, qui depuis trois ans n'était qu'une guerre civile, les vainqueurs accomplissaient un triomphe sans gloire. César se sentait plus craint qu'aimé : toute sa clémence n'avait pu empêcher les haines. Il était vainqueur, mais de combien peu s'en était-il fallu qu'il ne fût vaincu ? Munda avait été pour lui un grand enseignement. Tout était donc las, jusqu'à ses soldats, qu'il croyait infatigables.

Aussi, lui, las de triompher, voulut-il triompher encore, sans doute pour voir ce que dirait Rome. Lui, qui n'avait voulu jamais triompher que de l'ennemi étranger, des Gaules, du Pont, de l'Égypte, de

Juba; lui, cette fois, comme eût fait un de ces inhumains qu'on appelait Marius ou Sylla, lui triompha des fils de Pompée, dont la cause était celle d'une partie de l'Italie, dont la lutte était sympathique à la moitié des Romains.

Mais César en était arrivé à mépriser Rome, et voulait briser son orgueil.

Il triompha donc des fils de Pompée.

Et derrière lui ses soldats, cette voix du peuple, cette voix des dieux, derrière lui ses soldats chantaient :

Fais bien tu seras battu, fais mal tu seras roi.

Or, on ne lui pardonna point de triompher ainsi des malheurs de la patrie et de se glorifier de succès que la nécessité seule pouvait faire excuser devant les dieux et devant les hommes, et cela étonnait d'autant plus de la part de César, que jamais il n'avait envoyé de courriers ni écrit de lettres au sénat pour annoncer les victoires qu'il avait remportées dans les guerres civiles, et qu'il avait toujours repoussé loin de lui une gloire dont il semblait honteux.

Le lendemain, au théâtre, on l'applaudit à son entrée; mais on applaudit bien autrement à ce vers de la pièce que l'on jouait :

O Romains, nous avons perdu la liberté!

Puis surtout, ce qui révoltait les Romains, c'était la suite de ce qu'ils avaient vu au retour d'Égypte; c'était cette reconstruction d'une nouvelle Rome. Mieux que nouvelle étrangère sur la vieille Rome en ruine, c'étaient ces bannis de l'ancienne République rentrant à Rome derrière César; c'étaient ces barbares, Gaulois, Africains ou Espagnols, montant au Capitole avec lui; c'étaient ces sénateurs, notés d'infamie, rentrant au sénat; c'étaient ces proscrits avec Confiscation, rentrant dans leurs biens; c'était cette Gaule transpadane, admise tout entière au droit de cité; c'était ce Balbus, un gladitan, premier ministre, ou à peu près; c'étaient enfin deux spectres venant à la suite de tous ces hommes, et criant : Malheur! Le spectre

de Caton déchirant ses entrailles, et le spectre de Cnéius Pompée tenant sa tête à la main.

Il est vrai que César a eu Rome pour ennemie et le monde pour auxiliaire; il est trop juste qu'il s'acquitte envers le monde aux dépens de Rome.

Tenez, il y a un homme qui peut donner une idée de la situation où est Rome tout entière.

C'est Cicéron.

Cicéron, le type du juste-milieu romain.

Avec César, homme de génie dominant son époque de toute sa hauteur, Cicéron ne redeviendra jamais le Cicéron de Catilina et de Clodius.

Voilà surtout ce qui blesse Cicéron.

Voilà ce qui blesse toutes les ambitions comme la sienne.

Cicéron, avocat et général, avoue lui-même que, comme avocat, il n'est pas beaucoup plus fort que César; tandis qu'il n'a pas besoin de dire que comme général, César est plus fort que lui.

Puis, Cicéron est fils d'un foulon ou d'un maraîcher.

César est fils de Vénus par les hommes, fils d'Ancus Martius par les femmes.

Le plébéien Cicéron est aristocrate ; mais pour arriver à être aristocrate, voyez quel chemin il lui faut faire.

Il y passera sa vie, et il n'atteindra pas à la moitié de la hauteur où reste César, qui a passé sa vie, lui, à descendre vers le peuple.

Il ira cependant grossir la cour de César; mais que sera-t-il à la cour de César, tant que César y sera?

César aura beau aller à lui, le prendre

par la main, le grandir en l'embrassant, César sera toujours obligé de se baisser pour embrasser Cicéron.

Qu'il y a loin de ce Cicéron confondu dans la foule des courtisans de César, à ce Cicéron criant :

— O heureuse Rome, née sous mon consulat !

Aussi, que fait Cicéron ? Cicéron boude, il croit qu'en s'éloignant de César, il reprendra son ancienne taille.

Point ; en s'éloignant, il rentre dans l'obscurité, voilà tout.

César, c'est la lumière; on ne voit que ceux-là sur lesquels il projette ses rayons.

Il cherche à s'égayer; il soupe avec Hirtius et Dolabella, Dolabella dont il a dit pis que pendre. Il leur donne des leçons de philosophie; eux, en échange, lui donnent des leçons de gastronomie.

Tout cela se passe chez Cytheris, la courtisane grecque, l'ancienne maîtresse d'Antoine, celle qu'il promenait, assise à ses côtés, dans un char traîné par des lions.

Mais, hélas! il n'est plus le défenseur, il

n'est plus le patron, il n'est plus le conseiller de personne.

C'est sur ces entrefaites que sa fille Tullie meurt; et Cicéron porte deux deuils à la fois, le deuil de sa fille et le deuil de la liberté.

Il élève un temple à Tullie, et essaie, pour qu'on parle de lui, de se faire persécuter par César, en faisant le panégyrique de Caton.

Et César se contente de faire, lui, l'*Anti-Caton*, et, tout en allant gagner la bataille de Munda, de dédier à Cicéron deux volumes sur la grammaire.

C'est jouer de malheur, on en conviendra.

Eh bien ! l'histoire de Cicéron, c'est celle de toutes les individualités furieuses de ce que César a passé le niveau sur toutes les têtes, et les a fait plier toutes sans en abattre une seule.

Et cependant, un étrange phénomène se produit, qui fait que le vainqueur est presque aussi triste que les vaincus.

Pompée, vaniteux, quinteux, infidèle ami, politique irrésolu, homme médiocre, enfin, Pompée a des clients, des admira-

teurs, des fanatiques; ces admirateurs, ces clients, ces fanatiques, sont des hommes d'une valeur supérieure à la sienne : Caton, Brutus, Cicéron, Cicéron surtout, a pour lui tous les entraînements que l'on a pour une maîtresse capricieuse et volage. Il veut admirer César et ne peut qu'aimer Pompée.

Voyez au contraire César, quels sont ses clients? un tas de coquins : un Antoine, pillard ivrogne, débauché; Curion, un banqueroutier; Cœlius, un fou; Dolabella, l'homme qui veut abolir les dettes, le gendre de Cicéron, qui a fait mourir sa femme de chagrin. Des créatures, pas d'amis. Antoine et Dolabella comploteront contre lui; il n'osera plus passer sans escorte devant

la maison de celui-ci : lisez les lettres d'Atticus. Puis, tout cela crie, tout cela le désapprouve, tout cela le honnit; la clémence de Caton fatigue tous ces aventuriers : un peu de sang versé ferait si bien!

César sait qu'il n'y a de bon dans son parti que lui-même.

César, après avoir été démagogue, révolutionnaire, libertin, prodigue, César se fait censeur, réformateur des mœurs, conservateur, économe.

Aussi, de qui s'entoure-t-il? de pompéiens. Après les avoir vaincus, il leur a pardonné; après leur avoir pardonné, il les honore : il nomme Cassius son lieute-

nant; il fait Brutus gouverneur de la Cisalpine; il fait Sulpicius préfet de l'Achaïe. Tous les exilés rentrent les uns après les autres et reprennent les positions qu'ils avaient avant la guerre civile. S'il existe quelques difficultés pour le retour d'un proscrit, Cicéron accourt et les applanit.

Aussi, le sénat élève un temple dans lequel César et la déesse se donnent la main.

Aussi, le sénat lui donne le siége d'or, la couronne d'or, une statue près des rois, entre Tarquin le Superbe et l'ancien Brutus, une tombe dans le Pomœium, ce que personne n'a obtenu avant lui. Lui savait bien que tous ces honneurs étaient plus

meurtriers que conservateurs ; mais qui osera tuer César, quand le monde entier a intérêt à ce que César vive ?

« Quelques-uns, dit Suétone, ont soupçonné que César désirait d'en finir avec la vie. C'est ce qui expliquerait son indifférence sur sa mauvaise santé et sur les pressentiments de ses amis. Il aurait renvoyé sa garde espagnole. Il aimait mieux mourir que de craindre toujours. Rome disait : Il était plus intéressé à sa vie que lui-même. »

On le prévient qu'Antoine et Dolabella conspirent.

Il secoue la tête.

— Ce ne sont point ces figures pleines et enluminées qui sont à craindre, dit-il; ce sont ces visages maigres et haves.

Et il montrait Cassius et Brutus.

Et enfin, comme on se rangeait de son avis et qu'on lui dénonçait Brutus comme organisant un complot :

— Oh! dit César en tâtant ses bras amaigris, Brutus donnera bien le temps à ce pauvre corps de se dissoudre de lui-même!

CHAPITRE CINQUIÈME

V

J'ai sous les yeux une vieille traduction d'Appien ; elle date de 1560 ; elle est de monseigneur Claude de Seyssel, premièrement evesque de Marseille, et depuis arche-

vesque de Thurin, comme on écrivait alors.

Je lis les premières lignes du chapitre XVI; elles sont ainsi conçues :

« Après que César, ayant achevé les guerres civiles, fût retourné à Rome, il se montra moult fier et épouvantable à tout le peuple, plus que tous ceux qui avaient été devant lui, pour raison de quoi on lui fit tous les honneurs humains et divins. »

Quel enseignement il y a dans ces quatre lignes, et comme la pensée de l'auteur est clairement exprimée dans son naïf langage :

« Comme César s'était montré plus fier et épouvantable au peuple qu'aucun de ceux qui avaient paru avant lui, on lui rendit tous les honneurs divins et humains. »

Seulement, est-ce bien véritablement par crainte que tous ces honneurs étaient accordés à César? — Par le sénat, oui. — Par le peuple, non.

César relevant Corinthe, Capoue et Carthage, — ces villes éplorées lui étaient apparues en songe, — César envoyant des colonies au nord-est, à l'est et au sud, César décentralisait Rome et la répandait sur l'univers, en même temps qu'il appelait l'univers dans Rome.

Car ce n'était pas à Rome seulement, ce n'était pas à l'Italie seulement que pensait ce génie immense, qui, tout étonné de voir le monde en paix, ne savait plus que faire de son génie.

En même temps qu'il projetait au milieu du Champ-de-Mars, un temple; au pied de la roche Tarpéienne, un amphithéâtre; sur le mont Palatin, une bibliothèque destinée à renfermer tous les trésors de la science humaine, et nommait son bibliothécaire Térentius Varon, l'homme le plus savant de son époque: il voulait, reprenant ces travaux tant de fois entrepris et tant de fois abandonnés, couper l'isthme de Corinthe et l'isthme de Suez, pour joindre l'une à l'autre, non-seulement les

deux mers de Grèce, mais encore la Méditerranée et l'Océan des Indes.

Anienus était chargé de cette entreprise.

En outre, ce même Anienus devait creuser un canal qui irait de Rome au promontoire de Circé, et qui devait, conduisant le Tibre dans la mer de Terracine, ouvrir au commerce une route, plus vive et plus commode, jusqu'à la capitale de l'empire.

Puis, ce canal creusé, il nettoyait la rade d'Ostie, élevait sur ses bords de fortes di-

gues, enlevait les rochers qui la rendaient dangereuse, y construisait un port et des arsenaux, desséchait les Marais Pontins et changeait les terres qu'ils détrempaient en campagnes fertiles, qui fourniraient du blé à Rome, laquelle cesserait dès-lors d'être tributaire de la Sicile et de l'Égypte.

Pour peupler les nouvelles colonies, quatre-vingt mille citoyens furent transportés au-delà de la mer, et, pour que la ville ne se dépeuplât point, César défendit par une loi qu'aucun citoyen au-dessus de vingt ans ou au-dessous de quarante fût absent de l'Italie pendant trois ans de suite, à moins que son devoir et son serment ne l'y retinssent.

Puis il accorda le droit de bourgeoisie à

ceux qui professaient la médecine à Rome et enseignaient les arts libéraux. Il voulait fixer les intelligences supérieures dans la ville et y attirer celles des villes étrangères. Il établit pour les crimes des peines plus sévères que celles qui avaient été portées jusque-là. Les riches pouvaient commettre impunément des meurtres; ils en étaient quittes pour s'exiler sans rien perdre de leurs biens.

Mais César n'entendit point que désormais les choses se passassent ainsi. Il voulut qu'en cas de parricide, le patrimoine entier fût confisqué, et la moitié pour les autres peuples. Il chassa du Sénat les concussionnaires, lui qui avait fait suer tant de millions à la Gaule et à l'Espagne.

Il déclara nul le mariage d'un ancien préteur qui avait épousé une femme deux jours après qu'elle avait été séparée de son mari, lui qu'on appelait le mari de toutes les femmes, et *vice versâ*. Il mit des impôts sur les marchandises étrangères, défendit l'usage des litières, de la pourpre et des perles, lui qui avait donné à Servilie une perle de onze cent mille francs.

Enfin, chose curieuse, inouïe, incroyable, il s'occupait des moindres détails, à ce point, qu'il avait des espions dans les marchés, et que ces espions saisissaient les denrées défendues et les apportaient chez lui. Il faisait même suivre les acheteurs par des gardes déguisés, qui allaient enlever les viandes jusque dans les maisons.

Puis il avait un autre projet encore, le même qui faisait rêver Bonaparte, quand Bonaparte disait : « Notre Occident n'est qu'une taupinière ; dans l'Orient seul on peut travailler en grand. » Il voulait pénétrer dans cette mystérieuse Asie, où s'était enfoncé Alexandre, et aux portes de laquelle était tombé Crassus. Il voulait dompter les Parthes, traverser l'Hyrcanie le long de la mer Caspienne et du mont Caucase, se jeter dans la Scythie, soumettre tous les pays voisins de la Germanie et la Germanie même ; enfin, revenir en Italie par les Gaules, après avoir arrondi l'empire romain, qui eût renfermé ainsi dans son enceinte la Méditerranée, la mer Caspienne, la mer Noire, et qui, touchant à l'occident à l'Atlantique, au sud au grand dé-

sert, à l'est à l'Océan Indien, au nord à la Baltique; renfermant entre ses bras, à son centre toute nation policée, à sa circonférence toute nation barbare, méritait alors véritablement le titre d'empire universel.

Puis, rassemblant toutes les lois romaines dans un seul code, il les imposait, en même te mps que la langue latine, à toutes les nations.

L'homme qui substituait de pareils projets à la politique irrésolue de Pompée, au stoïcisme légal et étroit de Caton, à la faconde bavarde et stérile de Cicéron, méritait certes bien d'être nommé père de la patrie, consul pour dix ans, dictateur à vie.

Au reste Plutarque rend parfaitement compte de cette fièvre de César.

« César, dit-il, se sentait né pour les grandes entreprises, et loin que ses nombreux exploits lui fissent désirer la jouissance paisible du fruit de ses travaux, ils lui inspiraient, au contraire, de plus vastes projets, et flétrissaient, pour ainsi dire, à ses yeux, la gloire qu'il avait acquise. Ils allumaient en lui l'amour d'une gloire plus grande encore. Cette passion n'était qu'une sorte de jalousie contre lui-même, telle qu'il aurait pu en avoir à l'égard d'un étranger, qu'une rivalité, enfin, de surpasser ses exploits précédents par ceux qu'il projetait dans l'avenir. »

Mais ce qui surtout fait, à nos yeux, de

César un homme supérieur c'est que, suivant la marche contraire à celle qu'avaient suivis ses devanciers, Sylla et Marius, il comprit qu'on n'étouffe pas les partis dans le sang et qu'en laissant vivre ce qui avait survécu de républicains à la défaite de Pompée, il tuait la République.

Maintenant que fût-il résulté du monde si César, vivant dix ans de plus, eût eu le temps d'exécuter tous ses projets?

Mais on entrait dans l'an 44 avant J.-C. César ne devait pas voir le 16 mars de cette année.

Depuis son retour d'Espagne, nous l'a-

vons déjà dit, il y avait dans cette âme clémente et miséricordieuse, une profonde tristesse. L'assassinat de Pompée dont il avait relevé les statues; le suicide de Caton, qu'il essayait de rallier après sa mort, semblaient deux ennemis acharnés à sa poursuite.

Il avait eu deux torts en acceptant le triomphe : d'abord de triompher après une guerre civile; puis, tort plus grave encore peut-être, de faire triompher ses lieutenants à sa place.

La Bruyère a dit : Quand on veut changer une république, c'est moins les choses que le temps que l'on considère. Vous

pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses lois, ses priviléges.

Demain, ne songez pas même à réformer ses enseignes.

Par malheur, César n'avait pas lu La Bruyère.

Il y a des dehors de liberté auxquels les peuples tiennent souvent plus qu'à la liberté elle-même. Auguste le savait, lui, qui, toute sa vie, refusa le titre de roi.

Cromwell le savait aussi, lui qui ne voulut jamais être que Protecteur.

Maintenant, César ambitionna-t-il réellement le titre de roi? Lui qui avait toutes les couronnes, ambitionna-t-il sérieusement cette demi-aune de ruban qu'on appelle la bandelette royale?

Nous n'en croyons rien.

A notre avis, ce n'est point César qui voulut être roi.

C'étaient ses amis qui voulaient qu'il le fût.

Ou bien fut-ce parce que le titre était

odieux et plein de danger, que César le voulut avoir ?

Le fait est que, vers le commencement de l'année 708 de Rome, le bruit se répandit que César voulait être roi.

CHAPITRE SIXIÈME

VI

César voulait donc être roi.

Au reste, il est curieux de lire ces quelques lignes dans Suétone :

« Cependant on lui reproche des actions et des paroles qui ne sont rien autre

chose qu'un abus de pouvoir et qui peuvent justifier sa mort. »

Voyons donc ces actions et ces paroles qui peuvent justifier la mort de César sous la plume de ce narrateur indifférent, de cet homme sans passion qu'on appelle Suétone, et qui, après avoir perdu sa place de secrétaire de l'empereur Adrien pour s'être permis des libertés peu respectueuses avec l'impératrice Sabine, se mit à écrire sans s'étonnner, ni s'indigner jamais, *ad narrandum, non ad probandum,* l'histoire des douze Césars.

Ce qu'avait fait le divin Julius, comme on l'appelait, je vais vous le dire :

« Non content d'accepter des honneurs excessifs, comme le consulat prolongé, la dictature perpétuelle, les fonctions de censeur, les noms d'empereur et de père de la patrie, non content de permettre que sa statue fût élevée parmi celles des rois et d'occuper *une chaise dans l'orchestre*, il alla jusqu'à excéder les bornes de la grandeur humaine : il eut une chaise d'or dans le sénat et dans son tribunal ; sa statue fut portée dans le Cirque avec la même pompe que celles des dieux ; il eut des temples, des autels, des prêtres ; il donna son nom à un mois de l'année : juillet ; il se joua également des dignités qu'il prodiguait et de celles qu'il recevait. »

Tout cela valait-il la mort ?

Il est vrai qu'il avait fait encore autre chose.

Un tribun avait refusé de se lever sur son passage.

— Tribun, avait-il dit, viens-tu me redemander la république?...

Et comme ce tribun se nommait Pontius Aquila, il prend, chaque fois qu'il donne un ordre, l'habitude de dire :

— Si toutefois Pontius Aquila le permet.

Un jour qu'il revenait d'Albe, des amis

par trop pressés vinrent au-devant de lui et lui donnèrent le titre de roi.

Mais César, voyant le trouble que ce titre excitait parmi le peuple, fit semblant d'être offensé et dit :

— Je ne m'appelle pas roi, mais César.

Et l'on remarqua que César poursuivait son chemin d'un air mécontent.

Un autre jour que le sénat lui avait décerné des honneurs extraordinaires, les sénateurs se rendirent sur la place pour lui faire part du décret.

Mais lui, leur donnant audience comme à de simples particuliers, leur répondit, *sans se lever*, qu'il fallait diminuer ces honneurs plutôt que de les augmenter.

Maintenant, pourquoi ne se leva-t-il point dans le sénat ?

Plutarque dit que ce fut l'Espagnol Balbus qui le retint assis en disant :

— Oublies-tu que tu es César?

Dion Cassius donne une raison qui nous paraît meilleure :

Il dit que celui qu'on venait de faire

Dieu avait la colique et craignait, en se levant, de donner une preuve flagrante d'humanité.

Lui, César, allègue la crainte d'une attaque d'épilepsie.

Un autre jour enfin, le jour des Lupercales, fête qui avait été autrefois une fête de bergers, le jour des Lupercales, où les jeunes gens des premières maisons de Rome et la plupart des magistrats couraient nus par la ville, armés de bandes de cuir, dont ils frappaient, en cette occasion, tous ceux qu'ils rencontraient, César, assis sur un siége d'or, assistait à cette fête.

Ce siége d'or revient bien souvent.

C'est que les siéges d'or étaient réservés pour les cérémonies religieuses.

César, assis sur un siége d'or, assistait donc à cette fête, quand Antoine qui, en sa qualité de consul, figurait dans la course sacrée, se haussant dans les bras de ses amis, lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier.

— Quelques hommes, apostés à cet effet, battirent des mains.

Mais César repoussa le diadème et tout le monde applaudit.

Alors Antoine lui présenta une seconde fois le diadème et les mêmes maigres applaudissements se firent entendre de nouveau.

Une seconde fois César repoussa le diadème et cette fois les applaudissements éclatèrent plus universels encore.

Alors César se leva.

— Portez ce diadème au Capitole, dit-il.

Quelques jours après, les partisans de César, n'ayant pu le couronner lui-même, couronnèrent ses statues.

Mais deux tribuns du peuple, Flavius et Marcellus, arrachèrent de leurs mains ces diadèmes, et, ayant rencontré ceux qui avaient salué César roi, à son retour d'Albe, les firent arrêter et conduire en prison.

Le peuple suivait ces magistrats en battant des mains et en les appelant des Brutus, en souvenir de l'ancien Brutus, qui avait mis fin à l'autorité monarchique et transféré au peuple le pouvoir des rois!

On rapporta ces propos du peuple à César.

— Des Brutus, répéta-t-il, ils veulent dire des *brutes* et pas autre chose.

Quant aux deux tribuns, il les cassa.

Mais cela ne décourage pas les amis.

Ils découvrent dans les livres sibyllins qu'un roi seul peut vaincre les Parthes.

Donc, si César entreprend la guerre parthique, il faut qu'il soit roi, ou il risque d'y laisser sa tête, comme Crassus.

Au reste, de la dictature à vie à la royauté, il n'y a qu'un pas.

Quant à Rome, à peine s'apercevra-t-elle de la différence. Tout ne prend-il point la forme des royautés d'Orient; César n'est-il pas Dieu comme les rois d'Asie? n'a-t-il point son prêtre Antoine? Antoine qui marche près de la litière impériale, la tête avancée dans la portière et demandant humblement les ordres du maître.

Croyez-vous que ce soit le peuple que tout cela révolte?

Non, c'est l'aristocratie.

Croyez-vous que ce soit pour tous ces méfaits que César a été tué?

Non, à notre avis, cent fois non.

Pourquoi il a été tué?

Je crois que je vais vous le dire.

Cassius, l'envieux Cassius, en voulait à César pour avoir donné à Brutus une préture plus honorable que la sienne, et parce que, pendant la guerre civile, César lui avait, en passant à Mégare, pris des lions qu'il y nourrissait.

Les lions, — tuer ou prendre les lions d'un homme, c'était lui faire une mortelle injure.

Les trois seuls hommes auxquels César ne pardonna pas, lui qui pardonna à tout le monde, ce fut au jeune Lucius César et à deux autres pompéiens, qui avaient égorgé ses affranchis, ses esclaves et ses lions.

Chez nous, tout marquis voulait avoir ses pages; à Rome, tout patricien voulait avoir ses lions.

— Hélas! dit Juvenal, un poète mange moins pourtant.

Cassius alla trouver Brutus.

Il avait besoin d'un honnête homme

pour proposer la terrible action qu'il méditait.

O grand Shakespeare, comme tu as compris cela, toi, mieux que tous nos pauvres professeurs d'histoire romaine!

Relisez dans le grand poète anglais cette scène entre Cassius et Brutus.

Si Brutus voulait attendre tranquillement la mort de César, Brutus était son successeur naturel.

Peut-être eût-il attendu, peut-être eût-il

rendu la liberté à Rome sans les instances de Cassius.

Mais Brutus ne haïssait que la tyrannie, tandis que Cassius haïssait le tyran.

Au reste, un seul trait indiquera ce qu'était Cassius.

Étant enfant, Cassius allait à la même école que Faustus, fils de Sylla.

Un jour, Faustus se mit, parmi ses jeunes camarades, à exalter son père, et à applaudir à cette puissance absolue dont il avait joui.

Cassius, qui l'entendait de sa place, se leva, alla à lui, et lui donna un soufflet.

L'enfant revint se plaindre à ses parents.

Ceux-ci voulurent poursuivre Cassius en justice.

Mais Pompée intervint, et fit venir les enfants chez lui pour les interroger.

— Voyons, dit Pompée, racontez-moi comment la chose s'est passée ?

— Allons, Faustus, dit Cassius, répète

devant Pompée, si tu l'oses, les mêmes propos qui t'ont valu un premier soufflet, pour que je t'en applique un second.

Brutus était une grande âme, mais un esprit étroit. Il était de l'école stoïque et grand admirateur de Caton, dont il avait épousé la fille. Il y avait chez lui un étrange besoin d'efforts douloureux et de sacrifices cruels; il haïssait Pompée, qui avait brutalement et cruellement tué son père, et nous l'avons vu aller rejoindre Pompée en Grèce et combattre sous lui à Pharsale.

César, qui le croyait son fils, l'aimait et il aimait César, et cependant il avait combattu contre César.

Nous avons vu avec quelle inquiétude il l'avait fait chercher après la bataille de Pharsale

De retour à Rome, il lui avait confié la province la plus importante de l'empire, la Gaule cisalpine.

Brutus avait un remords, il ne pouvait haïr César.

Cassius avait essayé de tout mener sans Brutus ; il n'avait pu y réussir.

Il avait visité l'un après l'autre ses amis, à chacun il avait exposé son plan de conjuration contre Gésar, et chacun avait répondu :

— J'en suis, si Brutus consent à être notre chef.

Comme nous l'avons dit, Cassius alla donc trouver Brutus.

CHAPITRE SEPTIÈME

VII

Cassius et Brutus étaient brouillés.

Cassius et Brutus avaient, nous l'avons dit encore, sollicité la même charge, et comme chacun faisait valoir ses droits :

— Cassius a raison, avait dit César, mais cependant je nomme Brutus.

C'était Cassius qui s'était écarté, c'était Cassius qui revenait.

Brutus lui tendit la main.

— Brutus, demanda Cassius après les premiers compliments échangés, n'as-tu pas l'intention de te rendre au sénat le jour des Calendes de mars? J'ai entendu dire que ce jour-là les amis de César doivent demander pour lui la royauté.

Brutus secoua la tête.

— Non, dit-il, je n'irai point.

— Mais cependant si nous y sommes appelés ? demanda Cassius.

— Alors, dit Brutus, mon devoir sera de m'y rendre.

— Et si l'on attaque la liberté ?

— Je jure de mourir avant de la voir expirer.

Cassius haussa les épaules.

— Et quel est le Romain, dit-il, qui

voudrait consentir à ta mort. Ignores-tu donc qui tu es et ce que tu vaux, Brutus ?

Brutus fronça le sourcil.

— N'as-tu pas lu, continua Cassius, ces écriteaux que l'on a trouvés au pied de la statue de l'ancien Brutus ?

— Si fait, il y en avait deux, n'est-ce pas ?

— L'un disait : Plut aux dieux que tu fusses encore vivant, Brutus ! et l'autre : Pourquoi as-tu cessé de vivre?

— Et moi-même, ajouta Brutus, j'ai

trouvé un billet sur mon tribunal avec ces trois mots : Tu dors, Brutus! puis un autre encore sur lequel était écrit : Non, tu n'es pas véritablement Brutus!

— Eh bien! demanda Cassius, crois-tu que ce soient des tisserands et des cabaretiers qui écrivent de pareils billets? Non, c'est tout le patriciat, c'est toute la noblesse de Rome. Ce que l'on attend des autres préteurs, ce sont des distributions d'argent, des spectacles, des combats de gladiateurs; mais ce que l'on attend de toi, c'est le paiement de la dette héréditaire, et cette dette ce'st la délivrance de la patrie. Ils sont prêts à tout souffrir pour toi, si tu veux te montrer tel qu'ils pensent que tu dois être.

— C'est bien, dit Brutus, je réfléchirai.

Et Cassius et Brutus s'étaient séparés, chacun alla trouver ses amis.

On se rappelle Quintus Ligarius qui avait suivi le parti de Pompée et pour lequel Cicéron avait plaidé devant César.

Ligarius avait été absous par le dictateur.

Mais peut-être à cause de la clémence de César, était-il devenu son plus mortel ennemi.

Au reste, Ligarius était très attaché à Brutus.

Brutus alla le voir et le trouva malade dans son lit.

Brutus quittait Cassius tout échauffé encore de sa conversation avec lui.

— Ah! Ligarius, lui dit-il, en quel temps es-tu malade?

Alors, se soulevant et s'appuyant sur le coude :

— Brutus, dit-il en lui serrant la main, si tu formes quelque entreprise digne de toi, ne sois pàs inquiet, je me porte bien.

Alors Brutus s'assit au pied de son lit,

et tous deux arrêtèrent les bases de la conspiration.

Il fut convenu qu'on n'en dirait rien à Cicéron, Cicéron étant vieux, et joignant à son peu d'audace naturelle la circonspection des vieillards.

Ligarius, à défaut de Cicéron, offrit à Brutus de s'agréer le philosophe épicurien Statylius, et ce même Favonius, qu'on appelait *le singe de Caton*.

Mais Brutus, secouant la tête :

—Non, dit-il, un jour que je m'entre-

tenais avec eux, j'ai hasardé là-dessus un vague propos. Mais Favonius m'a répondu qu'une guerre civile était, à ses yeux, plus funeste que la plus injuste des monarchies, et Statylius, qu'un homme sage et prudent ne s'exposait point au danger pour des méchants et des fous. Labéon était là et pourra te rendre témoignage de leur réponse.

— Et qu'a dit Labéon? demanda Ligarius.

— Labéon fut de mon avis, et les réfuta tous les deux.

— Alors Labéon ne refuserait pas d'être des nôtres?

— Oui, répondit Brutus.

— Alors, j'en suis et de grand cœur.

La conjuration fit rapidement de grands progrès.

Brutus, qui voyait les plus illustres personnages de Rome s'attacher à sa fortune — n'oublions jamais que la conspiration de Brutus est tout aristocratique — Brutus, qui envisageait la grandeur du péril auquel il s'exposait et dans lequel il entraînait ses complices, s'attachait à être parfaitement maître de lui-même et à ne laisser rien transparaître du complot dans

Albinus. Il venait s'informer de la santé de Ligarius.

— On lui parla de la conjuration.

Albinus réfléchit, resta muet et sortit sans répondre un mot.

Les deux amis crurent qu'ils avaient fait une imprudence.

Mais le lendemain Albinus alla trouver Brutus.

— Es-tu le chef de la conjuration dont tu m'as parlé hier chez Ligarius? demanda-t-il.

C'était, nous l'avons déjà dit, la fille de Caton. Elle avait été mariée à quinze ans à ce Bibulus que nous avons vu jouer un rôle au Forum dans les troubles excités par César, et qui était mort commandant la flotte de Pompée.

Alors sa femme, encore jeune, veuve avec un fils, avait épousé Brutus.

Cet enfant a laissé un livre qui existait du temps de Plutarque, mais qui est perdu aujourd'hui, et que l'on appelait *Mémoires de Brutus.*

Or, Porcia, fille de Caton et adorant son mari Brutus, était une femme philo-

sophe, ce que la Bible appelle une *femme forte.*

Elle ne voulut rien demander à Brutus de son secret avant d'avoir fait sur elle-même l'épreuve de son courage.

Elle prit un couteau à couper les ongles, espèce de canif à lame droite, et se l'enfonça dans la cuisse.

La blessure ayant ouvert une veine, Porcia, non-seulement perdit beaucoup de sang, mais fut prise de douleurs très vives accompagnées d'une fièvre violente.

Brutus, qui, de son côté, adorait Porcia,

et qui ignorait la cause de cette indisposition, était dans la plus vive inquiétude.

Mais elle, souriant, ordonna à tout le monde de la laisser seule avec son mari, et quand elle fut seule, elle lui montra la blessure.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Brutus, encore plus effrayé qu'auparavant.

— Brutus, dit Porcia, je suis fille de Caton et femme de Brutus, je suis entrée dans la maison de mon époux non pour être sa compagne au lit et à la table comme une concubine, mais pour partager avec lui les biens et les maux. Tu ne

m'as donné, depuis notre mariage, aucun sujet de crainte, mais moi, quelle preuve t'ai-je donnée de ma reconnaissance et de ma tendresse, et quelle preuve t'en pourrai-je donner, si tu me crois incapable de garder un secret? Je sais qu'on tient la femme pour un être faible; mais, cher Brutus, la bonne éducation et le commerce des gens vertueux peuvent élever et affermir l'âme... Mais, comme si je t'avais dit toutes ces choses sans t'en donner la preuve, tu eusses pu douter, j'ai fait ce que tu vois, doute maintenant!

— O dieux! dit Brutus en levant les mains au ciel, tout ce que je vous demande, c'est de m'accorder un succès si complet dans mon entreprise, que la pos-

térité me juge digne d'avoir été l'époux de Porcia.

Et aussitôt, lui faisant donner tous les secours qu'exigeait son état, il rentra dans une telle sérénité, que, *malgré les avertissements que les dieux donnèrent* par des prédictions, par des prodiges et par les signes des victimes, personne ne crut à la réalité du complot.

CHAPITRE HUITIÈME

VIII

Quels étaient ces présages, et quelle foi peut-on y ajouter.

Il faut bien y croire, puisque tous les historiens les racontent, et qu'après les

historiens, Virgile leur donne la consécration de ses beaux vers.

Nous allons donc feuilleter Suétone et Plutarque.

On se rappelle que César avait relevé Capoue et repeuplé la Campanie.

Des colons qu'il y avait envoyés, voulant y élever des maisons, fouillèrent d'anciens tombeaux avec d'autant plus de curiosité que de temps en temps ils rencontraient des monuments antiques.

Or, dans un endroit où l'on disait que Capys, le fondateur de Capoue, avait été

enterré, ils rencontrèrent une table d'airain avec une inscription grecque, qui signifiait que lorsqu'on découvrirait les cendres de Capys, un descendant d'Iule serait mis à mort par la main de ses proches, et serait vengé par les malheurs de l'Italie.

« On ne peut, dit Suétone, regarder ce fait comme fabuleux.

» C'est Cornélius Balbus, ami intime de César, qui le rapporte.

» Cet avertissement ne fut point caché à César, et comme, à ce propos, justement on lui disait de se défier de Brutus, ce fut alors qu'il aurait répondu :

« — Eh quoi ! croyez-vous donc que Brutus soit si pressé qu'il n'attende pas la fin de cette misérable chair? »

On lui annonça encore et presque en même temps que les chevaux qu'il avait consacrés, lors du passage du Rubicon, et qu'il avait laissés paître en liberté, s'abstenaient de toute nourriture et pleuraient abondamment.

Au rapport de Strabon-le-Philosophe, on vit en l'air des hommes de feu marcher les uns contre les autres.

Le valet d'un soldat fit jaillir de sa main une flamme très vive. On crut que sa main

serait brûlée, mais quand la flamme fut éteinte, la main n'eut aucun mal.

Ce n'est point tout.

Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva point de cœur à la victime, et c'était le présage le plus effrayant que l'on pût rencontrer, aucun animal ne pouvant vivre sans cet organe essentiel.

Dans un autre sacrifice, l'augure Spurina l'avertit que, pour les Ides de mars, il était menacé d'un grand danger.

La veille de ces Ides, des oiseaux de

différentes espèces mirent en morceaux un roitelet qui s'était perché sur la salle du sénat avec un rameau de laurier dans le bec.

Le soir où ce présage s'était manifesté, César soupait chez Lépide où, suivant sa coutume, on lui apporta ses lettres à signer.

Pendant qu'il signait, les convives proposèrent cette question :

— Quelle mort est la meilleure ?

— La moins attendue, dit César en signant.

Après le souper, il rentra dans son palais, et se coucha près de Calpurnie.

Tout à coup, et pendant la première phase de son sommeil, les portes et les fenêtres s'ouvrirent d'elles-mêmes.

Réveillé par le bruit et par la clarté de la lune qui se répandait dans sa chambre, il entendit Calpurnie qui dormait, elle, d'un profond sommeil, pousser des gémissements confus et prononcer des mots inarticulés.

Il la réveilla et lui demanda ce qu'elle avait pour gémir ainsi.

— Oh ! cher époux, dit-elle, je rêvais

que je te tenais, percé de coups, entre mes bras.

Le lendemain matin, on vint lui annoncer que, d'après son ordre, on avait dans les différents temples de Rome, égorgé cent victimes pendant la nuit, et que pas une n'avait donné un augure favorable.

César resta un instant pensif, puis, se levant :

— Bon, dit-il, il n'arrivera jamais à César que ce qui doit lui arriver.

On était arrivé au 15 mars, jour que les Romains appelaient les Ides.

Le sénat, par extraordinaire, était convoqué sous un des portiques environnant le théâtre. Sous ce portique, garni de sièges pour la circonstance, était la statue que Rome avait élevée à Pompée après que celui-ci avait embelli le quartier en y faisant construire le théâtre et ses portiques.

Le lieu semblait à la fois choisi par la Vengeance et par la Fatalité.

L'heure arrivée, Brutus, sans confier son dessein à d'autres qu'à Porcia, Brutus sortit de chez lui un poignard caché sous sa toge et se rendit au sénat.

Les autres conjurés étaient assemblés chez Cassius.

Ils délibéraient si l'on ne devait pas se défaire d'Antoine en même temps que de César.

D'abord il avait été question de faire entrer Antoine dans la conjuration.

La plupart avaient été d'avis qu'on le devait admettre.

Mais Trébonius s'y opposa, disant que, lorsqu'on était allé au-devant de César, à son retour d'Espagne, il avait, lui Trébonius, constamment voyagé et logé avec Antoine, et qu'alors il lui avait fait une légère ouverture sur un projet pareil à celui qui allait être mis à exécution, mais

que, quoique Antoine eût parfaitement compris, il avait gardé le silence.

Il est vrai que, d'un autre côté, il n'avait rien dit à César.

Sur cette révélation de Trébonius, on avait laissé Antoine en dehors.

Mais, le moment venu, il n'était plus seulement question de laisser Antoine en dehors, mais plusieurs pensaient qu'il était prudent de le frapper en même temps que César.

Brutus arriva sur ces entrefaites, et son avis lui fut demandé.

Mais lui refusa sa voix à ce nouveau meurtre, disant qu'il le regardait comme inutile, et qu'une entreprise si hardie, dont le but était le maintien de la justice et des lois, devait être pure de toute injustice.

Cependant, comme quelques-uns craignaient la vigueur extraordinaire d'Antoine, il fut convenu que l'on attacherait à sa personne quelques-uns des conjurés, afin qu'ils le retinssent hors du sénat, tandis que le meurtre s'accomplirait à l'intérieur.

Ce point résolu, on sortit de la maison de Cassius.

La réunion avait pour but d'accompagner le fils de Castius, qui allait prendre la robe virile.

Les conjurés l'accompagnèrent en effet jusqu'au Forum, et de là, entrant sous le portique de Pompée, ils y attendirent César.

Là, quelqu'un qui eût eu connaissance du complot eût pu admirer l'impassibilité des conjurés à l'approche du péril.

Plusieurs étaient préteurs, et, en cette qualité, rendaient la justice. Or, comme s'ils eussent eu l'esprit parfaitement libre, ils écoutaient les différends qui leur étaient

soumis et portaient des jugements aussi exacts et aussi parfaitement motivés que si rien d'extraordinaire ne menaçait.

Un des accusés, condamné par Brutus à payer l'amende, en appela à César.

Alors Brutus, avec son calme ordinaire, promena les yeux sur l'assistance en disant :

— César ne m'a jamais empêché et ne m'empêchera jamais de juger selon les lois.

Cependant la situation non-seulement

était grave, mais à chaque instant écoulé, sans amener César, s'assombrissait encore.

Pourquoi César ne venait-il pas? qui le retenait? les présages l'avaient-ils arrêté? écoutait-il la voix de ce devin, de ce Spurina qui lui avait dit de craindre les Ides de mars?

Puis, chose qui redoublait l'inquiétude, Popilius Lœnas, un des sénateurs, après avoir, plus affectueusement qu'à l'ordinaire, salué Cassius et Brutus, leur avait dit tout bas :

— Je prie les dieux d'accorder un heureux succès au dessein que vous méditez ;

mais je vous conseille d'en hâter l'exécution, car l'affaire n'est plus secrète.

A ces mots, il les quitte, les laissant pleins de crainte que le complot ne fût découvert.

Pour comble d'angoisse, en ce moment, un des esclaves de Brutus accourut, lui annonçant que sa femme était mourante.

En effet, Porcia, pleine d'inquiétude sur l'issue de l'événement et succombant à sa terreur, Porcia ne pouvait demeurer en place.

Elle sortait, elle rentrait, elle interro-

geait les voisins pour savoir s'ils n'avaient rien entendu dire de nouveau, elle arrêtait les passants pour leur demander s'ils savaient ce que faisait Brutus.

Elle envoyait au Forum messages sur messages pour avoir des nouvelles.

Enfin, comme on lui dit que sans doute César avait été prévenu, puisqu'il n'était pas encore sorti, quoiqu'il fût onze heures du matin, elle tomba en défaillance, changea de couleur et perdit tout sentiment.

Ses femmes, la voyant dans cet état, poussèrent alors des cris de détresse et appelèrent à l'aide.

A ces cris, les voisins accoururent, et, comme elle était pâle, immobile et froide, en un instant le bruit se répandit par toute la ville qu'elle était morte.

Mais elle, ayant repris ses sens, grâce aux soins que lui prodiguaient ses femmes, ordonna que l'on démentît le bruit de cette mort.

Ce bruit, on vient de le voir, avait déjà atteint le Forum et était parvenu jusqu'à Brutus.

Brutus n'avait pas sourcillé, le stoïque avait une occasion de mettre en pratique ses principes : Que le malheur personnel

doit être compté pour rien devant l'intérêt public.

Il demeura donc au sénat, impassible, et attendant César.

Sur ces entrefaites, arriva Antoine, qui venait de la part de César, annoncer que César ne sortirait point, et prier le sénat de remettre la séance à un autre jour.

CHAPITRE NEUVIÈME

IX

A cette nouvelle, les conjurés craignant que, si César ne tenait pas l'assemblée ce jour, le complot fut découvert, décidèrent que l'un d'eux irait chercher César

chez lui et ferait tous ses efforts pour l'amener.

Mais qui irait ?

Le choix tomba sur Décimus Brutus, surnommé Albinus.

La trahison de la part de celui-ci était d'autant plus grande, que c'était, après Marcus Brutus, l'homme que César aimait le mieux : aussi l'avait-il institué son second héritier.

Il trouva César tellement ébranlé par les terreurs de sa femme, auxquelles ve-

naient donner une certaine consistance les rapports des devins, que celui-ci, comme nous l'avons dit, était décidé à ne point sortir ce jour-là.

Albinus se moqua des devins et railla Calpurnie.

Puis, le prenant sur un ton plus sérieux, et se tournant du côté de César :

— César, lui dit-il, souviens-toi d'une chose, c'est que les sénateurs ne sont assemblés que sur ta convocation ; ils sont disposés à te déclarer roi de toutes les provinces situées hors de l'Italie, et à t'autoriser à porter ce titre en parcourant les

autres terres et les autres mers. Maintenant, si quelqu'un vient dire aux sénateurs, qui t'attendent sur leurs siéges, de se séparer aujourd'hui et de se réunir une autre fois, — c'est-à-dire un jour que Calpurnie aura fait de meilleurs rêves, — quels propos crois-tu que tiendront ceux qui t'envient, et qui voudra écouter tes amis quand ils diront que ce n'est d'un côté la plus entière servitude, et de l'autre la tyrannie la plus absolue. Toutefois, veux-tu absolument considérer ce jour comme malheureux, eh bien, viens au sénat, et déclare-lui de vive voix que tu remets la séance à un autre jour.

Et à ces mots, le prenant par la main, il l'attira vers la porte.

César fit un dernier signe à Calpurnie, et sortit.

Mais, à peine était-il dans la rue, qu'un esclave fit tout ce qu'il put pour s'approcher de César. César, comme toujours, était entouré d'une foule de clients qui sollicitaient des faveurs. L'esclave fut repoussé, et ne put atteindre César. Alors il se jeta en courant à Calpurnie.

— Garde-moi, au nom des dieux, jusqu'au retour de César, lui dit-il, j'ai des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Ce ne fut pas tout.

Un rhéteur, nommé Artémidores de Cnides, qui enseignait à Rome les lettres grecques, et qui voyait habituellement les principaux conjurés, avait eu avis du complot. Doutant qu'il pût parler d'assez près à César pour lui révéler la conjuration, il en avait écrit les principaux détails sur un papier qu'il s'efforça de lui remettre. Mais voyant qu'à mesure que César recevait les placets, il les passait aux officiers qui l'entouraient :

— César, cria-t-il en levant le papier, César!

Puis comme César lui eut fait signe de s'approcher :

— César, dit-il, lis ce papier seul et promptement : il contient des choses importantes, et qui t'intéressent personnellement.

César le prit, fit un signe de la tête, et essaya en effet de le lire ; mais jamais il ne put en venir à bout, tant il était empêché par la foule, qui se pressait pour lui parler ; si bien qu'il entra dans le sénat, tenant encore ce papier à la main, car c'était le seul qu'il eût gardé.

A quelques pas du sénat, César était descendu de sa litière ; mais à peine descendu, il trouva sur son chemin Popilius Lenas, le même qui, une demi-heure

auparavant, avait souhaité à Brutus et à Cassius un heureux succès.

Popilius Lœnas s'empara de lui.

Comme il arrivait quand un homme d'importance paraissait avoir quelque chose à dire à César, chacun s'écarta, et César et Lœnas se trouvèrent former le centre d'un cercle assez grand pour que ceux qui le formaient ne pussent rien entendre des paroles échangées entre le sénateur et le dictateur.

Cependant, comme Lœnas paraissait parler à César d'une façon très animée, et que celui-ci écoutait avec une grande

attention, les conjurés commençaient à concevoir une inquiétude d'autant plus grande qu'ils n'ignoraient pas que Lœnas avait connaissance du complot, et que l'idée qui leur venait naturellement à l'esprit était qu'ils étaient dénoncés par leur collègue; aussi, découragés, commençaient-ils déjà à se regarder les uns les autres, en s'encourageant du regard à ne point attendre qu'on les vînt saisir, mais à prévenir cet affront en se donnant eux-mêmes la mort; aussi déjà Cassius et quelques autres portaient-ils la main aux poignards cachés sous leurs vêtements, lorsque Brutus, qui s'était glissé aux premiers rangs du cercle, reconnut, aux gestes de Lœnas, qu'il s'agissait entre César et lui d'une prière très vive, plutôt

que d'une accusation. Néanmoins il ne dit pas un mot aux conjurés, sachant qu'au milieu des conjurés il y avait bon nombre de sénateurs qui n'étaient pas du secret; mais, en souriant à Cassius il le rassura, et presque aussitôt, Lœnas, ayant baisé la main de César, prit congé de lui, et chacun comprit qu'il n'avait été question entre eux que d'affaires personnelles.

César, alors, monta les degrès du portique et se trouva dans l'enceinte où se tenait l'assemblée ce jour-là.

Il marcha droit au siége qui lui était préparé.

En ce moment, suivant ce qui était con-

venu, Trébonius entraînait Antoine hors de la salle, afin de priver César de son secours, si quelque lutte s'engageait, et là, il l'entretint longtemps d'une chose qu'il savait intéresser Antoine.

Pendant ce temps, quoique de la secte d'Épicure, c'est-à-dire ne croyant pas à une autre vie, Cassius, chose étrange, fixait son regard sur la statue de Pompée, comme s'il l'invoquait pour le succès de l'entreprise.

Alors, s'approcha Tullius Cimber, César n'ayant pas encore eu le temps de s'asseoir.

C'était chose convenue.

Tullius Cimber devait venir demander à César le rappel de son frère, qui était exilé.

Tullius Cimber commença sa harangue. Aussitôt tous les conjurés se rapprochèrent de César, comme si, portant intérêt au banni, ils désiraient joindre leurs prières à celles du suppliant.

César refusa la demande.

Ce fut une occasion de le presser de plus près, car tous étendaient les mains vers César.

Mais lui, repoussant leurs instances :

— Pourquoi me presser pour cet homme? dit-il, j'ai décidé qu'il ne rentrerait point dans Rome.

Et il s'assit, essayant d'écarter de lui cette foule qui l'étouffait.

A peine était-il assis que Tullius lui prit la robe de ses deux mains, et dans le mouvement lui découvrit l'épaule.

— C'est de la violence, s'écria César.

C'était le signal convenu.

Casca, qui était placé derrière César, tira son poignard et frappa le premier.

Mais comme César, impatient, avait fait un mouvement pour se lever, le poignard glissa sur l'épaule et ne fit qu'une blessure profonde.

Cependant César sentit le fer.

— Ah! misérable Casca, s'écria-t-il, que fais-tu?

Et, saisissant l'épée de Casca d'une main, il le frappa de l'autre avec le poinçon dont il se servait pour écrire sur ses tablettes.

En même temps que César criait ces

quelques mots en latin, Casca blessé s'écriait de son côté en grec :

— Mon frère, au secours!

Il se fit alors un grand mouvement : ceux qui n'étaient pas du complot se rejetèrent en arrière, frissonnant de tout leur corps, n'osant défendre César, ni prendre la fuite, ni même proférer une seule parole.

Ce moment d'hésitation fut rapide comme la pensée, car chaque conjuré tira son épée, environna César, de telle façon que de quelque côté qu'il se tournât, il ne vit et ne sentit que le fer.

Mais lui, sans lâcher le fer de Casca, se débattait entre toutes ces mains armées, dont chacune voulait avoir part au meurtre, et goûter pour ainsi dire à son sang, quand tout à coup, au milieu de ses meurtriers, il reconnut Brutus, et sentit que celui qu'il appelait son fils lui portait un coup de poignard dans l'aîne.

Alors il lâcha l'épée de Casca, et, sans autre plainte que ces mots : *Et toi aussi, mon fils !* sans essayer de se défendre davantage, il se couvrit la tête de sa robe, et abandonna son corps aux épées et aux poignards.

Et cependant il restait debout, et les

assassins frappaient avec une telle rage qu'ils se blessèrent eux-mêmes : si bien que Brutus eut la main ouverte, et que tous les autres furent couverts de sang.

Enfin, soit hasard, soit que les conjurés le poussassent de ce côté, il alla s'abattre au pied de la statue de Pompée, dont il ensanglanta le piédestal.

« De sorte, dit Plutarque, que Pompée semblait présider au châtiment de son ennemi, étendu à ses pieds et palpitant sous le nombre de ses blessures. »

Car il avait été, dit-on, percé de vingt-trois coups!...

CHAPITRE DIXIÈME

X

César mort, et étendu au pied de la statue de Pompée, Brutus s'avança au milieu du sénat pour expliquer et glorifier l'action qu'il venait d'accomplir. Mais les sénateurs, saisis d'épouvante, se pré-

cipitèrent par toutes les issues, et jetèrent le trouble et l'effroi parmi le peuple en criant, les uns : *On assassine César !* les autres : *César est mort !* selon qu'ils étaient sortis quand César était debout encore, ou quand César était tombé.

Alors, ce fut un trouble presque aussi grand dans les rues qu'un instant auparavant dans le sénat : les uns fermaient les portes, les autres, laissant leurs magasins ouverts ou leurs banques désertes, tous se précipitaient vers le portique de Pompée.

De leur côté, Antoine et Lépide, les deux plus grands amis de César, fuyaient, craignant pour eux-mêmes.

Quant aux conjurés, réunis en troupe, poignards et épées nus et ensanglantés, ils sortirent du sénat et montèrent au Capitole, non comme des gens qui fuient, mais comme des hommes radieux et pleins de confiance, appelant le peuple à la liberté, et attirant parmi eux les personnes de distinction qu'ils trouvaient sur leur passage.

Et, dans le premier moment, quelques-uns de ceux-là qui sont toujours prêts à prendre parti pour les vainqueurs et à glorifier le succès, se joignirent aux meurtriers pour faire croire qu'ils avaient eu part à la conjuration et s'en attribuer leur part de gloire.

De ce nombre, furent Caïus Octavius et Lentulus Spinter.

Et plus tard, tous deux furent punis de leur sanglante fanfaronnade, comme s'ils eussent été de véritables meurtriers. Antoine et Octave les firent mettre à mort, et cela non pas même comme assassins de César, mais comme s'étant vantés de l'être.

Pendant ce temps, le cadavre restait étendu dans une mare de sang; tous le venaient voir, mais nul n'osait le toucher.

Enfin, trois esclaves le soulevèrent et le rapportèrent à sa maison, sur une litière hors de laquelle pendait un des bras.

Calpurnie était déjà prévenue de son

malheur : elle reçut le cadavre au seuil de la porte.

On appela le médecin Antistus.

César était complétement mort ; mais, cependant, de ses vingt-trois blessures, une seule, reçue à la poitrine, était mortelle.

Ce fut la seconde, dit-on.

Les conjurés avaient d'abord arrêté dans leur plan que César mort, on traînerait son cadavre par les rues, et qu'on le jetterait dans le Tibre, puis que tous ses

biens seraient confisqués et ses actes déclarés nuls.

Mais la crainte qu'on eut qu'Antoine, consul, et Lépide, commandant de la cavalerie, qui avaient disparu pendant l'assassinat, ne reparussent à la tête des soldats et du peuple, fit que, sous ce rapport, rien de ce qui avait été décidé ne fut accompli.

Le lendemain, Brutus, Cassius et les autres conjurés se présentèrent sur le Forum et parlèrent au peuple; mais les discours commencèrent et finirent sans que les spectateurs donnassent aucun signe de blâme ou d'approbation.

De ce profond silence ressortait une double vérité.

C'est que ce peuple honorait Brutus, mais regrettait César.

Pendant ce temps, le sénat se réunissait dans le temple de la Terre, et là Antoine, Plancus et Cicéron proposaient une amnistie générale et invitaient tout le monde à la concorde.

Là, il fut décrété que non-seulement on donnerait sûreté entière aux conjurés, mais encore que le sénat aurait un décret à rendre sur les honneurs à leur accorder.

Ceci convenu, le sénat se sépara, et Antoine envoya son fils au Capitole pour servir d'otage aux conjurés, qui s'y étaient retirés, comme pour se mettre sous la garde de la fortune de Rome.

Lorsque tout le monde fut réuni, cette paix fut jurée à nouveau : l'on s'embrassa ; Cassius alla souper chez Antoine, et Brutus chez Lépide.

Quant aux autres conjurés, ils furent emmenés de côté et d'autre, ceux-ci par leurs amis, ceux-là par de simples connaissances.

Chacun, voyant cela, croyait les affaires

sagement arrangées, et la république invariablement rétablie.

On avait compté sans le peuple.

Le lendemain, au point du jour, le sénat s'assembla de nouveau, et remercia, dans les termes les plus honorables, Antoine, d'avoir étouffé les premiers germes d'une guerre civile.

Enfin, on combla Brutus d'éloges.

Puis on distribua les provinces.

Brutus eut l'île de Crète;

Cassius l'Afrique;

Trébonius l'Asie;

Cimber la Bithynie;

Et Brutus Albinus la Gaule circumpadane.

Cependant, on commençait à dire tout bas qu'il existait un testament de César.

Ce testament, disait-on, avait été fait par lui pendant le mois de septembre précédent, à une campagne nommée Lavicanum.

Ce testament scellé, César, disait-on toujours, l'avait confié à la première des Vestales.

Les Romains renouvelaient leur testament : César avait plus d'une fois écrit le sien.

Tubéron rapporte que, de son premier consulat à la guerre civile, il avait institué Cnéius Pompée pour son héritier.

Mais par ses dernières dispositions, — par le testament fait au mois de septembre, à Lavicanum, et donné en garde à la première Vestale, — il instituait trois nouveaux héritiers.

Ces trois héritiers étaient trois arrière-neveux.

Le premier était Octave. Il avait à lui seul les trois quarts de la succession.

Le second était Lucius Pénarius.

Et le troisième Quintus Pédius.

Ils avaient chacun un huitième des biens de César.

Il adoptait en outre Octave et lui donnait son nom.

Il déclarait plusieurs de ses amis, et presque tous furent ses assassins, tuteurs de ses fils, s'il en avait.

Il plaçait Décimus Brutus, celui qui l'avait été chercher chez lui, dans la seconde classe de ses légataires, laissait au peuple romain ses jardins du Tibre et à chaque citoyen trois cents sesterces.

Voilà ce qui se répandait dans le peuple et y jetait une espèce d'agitation.

Mais une autre cause de trouble, c'était l'approche des funérailles.

Du moment où le cadavre n'avait pas été jeté dans le Tibre, il fallait que les funérailles eussent lieu.

On avait d'abord eu l'idée de les faire

secrètement, mais on craignit d'irriter le peuple.

Cassius était d'avis qu'à ce risque les obsèques ne fussent point publiques.

Mais Antoine pria tant auprès de Brutus que Brutus céda.

C'était la seconde faute qu'il commettait.

La première avait été d'épargner Antoine.

D'abord, Antoine lut le testament de César devant la maison de César.

Tout ce qui en avait circulé d'avance au Forum, sur les places et dans les carrefours de Rome était vrai.

Il en résulta que, quand le peuple vit que César lui laissait ses jardins du Tibre et trois cents sesterces par chaque citoyen, le peuple éclata en cris, montra une vive impression pour César et de vifs regrets de sa mort.

Ce fut ce moment qu'Antoine choisit pour transporter le corps de la maison mortuaire au Champ-de-Mars.

On lui avait élevé un bûcher près du tombeau de sa fille Julie et une chapelle

dorée sur le modèle du temple de Vénus Génitrix vis-à-vis de la tribune aux harangues.

Dans cette chapelle, on avait dressé un lit d'ivoire, couvert d'une étoffe d'or et de pourpre, surmonté d'un trophée d'armes et de la robe même dans laquelle il avait été tué.

Puis enfin, comme on avait pensé que le jour tout entier ne suffirait pas à ceux qui apporteraient des présents pour le bûcher si l'on observait le cérémonial d'une marche funèbre, on déclara que chacun irait sans ordre et par le chemin qui lui plairait.

En outre, depuis le matin, on donnait au peuple le spectacle de jeux funéraires, et dans ces spectacles, réglés par Antoine, on chantait des morceaux faits pour exciter la pitié et l'indignation, entre autres le monologue d'Ajax dans une pièce de Pacuvius, monologue dans lequel se trouvait ce vers.

Les avais-je sauvés afin qu'ils me perdissent !

On voit que tout était bien préparé d'avance pour que les funérailles de César devinssent une apothéose.

CHAPITRE ONZIÈME

XI

Ce fut donc au milieu de ce commencement de trouble que le convoi de César se mit en marche.

Nous, qui avons tant vu de ces jours orageux où se débattent les destinées d'un

peuple ou d'un royaume, nous nous rappellerons qu'il est de ces heures prédestinées ou fatales où quelque chose passe dans l'air qui annonce l'émeute ou les révolutions.

Ce jour-là, Rome n'avait point sa physionomie ordinaire. Les objets inanimés, eux-mêmes, semblaient revêtir un caractère particulier. On avait, qui cela, — ces choses semblent se faire toutes seules, — on avait suspendu des symboles de deuil aux temples placés sur le chemin que devait suivre le convoi, on avait couronné les statues de branches funéraires.

Des hommes passaient sinistres et me-

naçants : il y a des figures qui semblent placées sous la garde de la Terreur et ne sortir elles-mêmes que quand celle-ci passe échevelée dans les rues.

A l'heure convenue, on enleva le corps. Des magistrats, les uns encore en fonctions, les autres déjà sortis de charge, portèrent le lit de parade au Forum.

Là, on devait faire halte, et pour cette halte on plaça le corps sur une estrade séparée.

Quand nous disons le corps, nous faisons une erreur; le corps était placé dans une espèce de cercueil et remplacé par

une effigie en cire, faite à la ressemblance de César, et qui devait, quelques instants après la mort, avoir été moulée sur nature.

Cette effigie avait les teintes livides de la nature, et portait sur son corps la représentation des vingt-trois blessures par lesquelles était sortie cette âme miséricordieuse qui se défendait contre Casca, mais qui se soumettait aux décrets du destin, quand ces décrets lui étaient présentés par la main de Brutus.

L'estrade, préparée d'avance, était surmontée d'un trophée qui rappelait les différentes victoires de César. Antoine monta

sur l'estrade, lut de nouveau le testament de César, puis, après le testament où il faisait des legs à plusieurs de ses meurtriers, les décrets du sénat qui lui conféraient tous les honneurs publics et privés, puis enfin le serment des sénateurs de lui être dévoués jusqu'à la mort.

Là, sentant le peuple arrivé au degré d'exaltation qu'il désirait, il commença l'éloge funèbre de César. Cet éloge funèbre, nul ne l'a conservé.

Nous nous trompons. Il est dans Shakespeare. Shakespeare, lui, l'a reconstruit avec son Plutarque, ou l'a retrouvé tout entier dans son génie.

Ce discours, préparé avec un art admirable, orné de toutes les fleurs de l'éloquence asiatique, produisit une profonde impression qui se manifesta par des pleurs et des sanglots, lesquels se changèrent en cris de douleur, auxquels succédèrent des menaces et des imprécations, quand Antoine, prenant la robe que portait César, secoua cette robe toute sanglante et toute déchirée par les poignards des meurtriers, au-dessus des têtes de la multitude.

Alors ce fut un grand tumulte; les uns voulaient brûler le corps dans le sanctuaire de Jupiter, les autres dans la curie même où il avait été assassiné.

Au milieu de cette confusion, deux

hommes, — venaient-ils d'eux-mêmes, avaient-ils été envoyés pour accomplir un acte proposé d'avance, — deux hommes armés d'épées, tenant de la main gauche chacun deux javelots, de la droite une torche, s'avancèrent et mirent le feu à l'estrade.

Le feu monta rapidement.

D'autant plus rapidement que chacun se hâta d'y apporter du bois sec, et que le peuple, avec cette rage de destruction qui lui prend dans certaines heures néfastes, comme il avait fait le jour des funérailles de Clodius, se mit à arracher les bancs des écrivains, les siéges des juges,

les portes et les volets des magasins et des banques, et vint jeter toutes ces matières combustibles dans l'immense foyer.

Ce ne fut pas tout : les joueurs de flûte et les histrions, qui se trouvaient là, jetèrent dans la flamme les habits triomphaux dont ils étaient revêtus pour la cérémonie ; les vétérans et les légionnaires les armes dont ils s'étaient parés pour les funérailles de leur général, les femmes leurs ornements, leurs bijoux, et jusqu'aux bulles d'or de leurs enfants.

Juste en ce moment se passa un de ces événements terribles qui semblent destinés à faire déborder la coupe d'ivresse et

de colère, que les grandes émotions mettent aux mains du peuple.

Un poète nommé Helvius Cinna, qui n'avait pris aucune part à la conjuration, et qui, tout au contraire, était un ami de César, s'avança tout pâle et tout défait au milieu du Forum.

Il avait eu, la nuit précédente, un rêve.

L'ombre de [César] lui était apparue, la pâleur sur le visage, les yeux fermés, le corps tout percé de coups. Elle venait, comme ami, le prier à souper.

Helvius Cinna, dans son rêve, avait d'a-

bord refusé l'invitation, mais l'ombre l'avait pris par la main, et l'attirant avec une force irrésistible, l'avait forcé de descendre de son lit et de le suivre dans un lieu sombre et froid, dont la terrible impression avait réveillé le malheureux rêveur.

Dans un temps où tout rêve était un présage, celui-là était significatif, et présageait une fin prochaine.

Aussi, Helvius fut-il pris par une fièvre d'épouvante qui ne le quitta pas même au jour.

Néanmoins, le matin, comme on lui dit que l'on emportait le corps de César, il

eut honte de sa faiblesse et se rendit au Forum, où il trouva le peuple dans les dispositions que nous venons de dire.

Lorsqu'il parut, un citoyen demanda à un autre :

Quel est cet homme si pâle et qui passe d'un air si effaré ?

— C'est Cinna, répondit celui-ci.

Ceux qui avaient entendu le nom répétèrent.

— C'est Cinna.

Or, quelques jours auparavant, un tribun du peuple nommé Cornelius Cinna avait publiquement fait un discours contre César, et l'on accusait le même Cinna d'être entré dans la conjuration.

Le peuple confondit Helvius avec Cornelius.

Il en résulta qu'Helvius fut reçu avec ce grondement sourd qui précède l'orage; il voulut se retirer, il était trop tard.

La terreur qui se peignait sur son visage que le peuple interprétait comme du remords, et qui n'était que le souvenir de la nuit précédente, contribua à le perdre.

Personne ne conserva plus aucun doute, et le pauvre poète eut beau crier qu'il était Helvius, et non Cornelius Cinna, l'ami et non l'assassin de César, un homme porta la main sur lui et lui arracha son manteau, un autre déchira sa tunique, un autre lui porta un coup de bâton, le sang coula. L'ivresse du sang est rapide, en un moment le malheureux Cinna ne fut qu'un cadavre, et plus instantanément encore le cadavre fut mis en morceaux.

Puis de ce centre de tumulte s'éleva une tête au bout d'une pique, c'était celle de la victime.

En ce moment un homme cria :

— Mort aux assassins.

Un autre s'empara d'un tison enflammé et le secoua. Chacun comprit le signal. Le peuple se rua sur le bûcher, y prit des fascines enflammées, alluma des flambeaux et des torches, et, en hurlant des menaces de mort et d'incendie, se dirigea vers les maisons de Brutus et de Cassius.

Par bonheur ceux-ci, prévenus à temps, avaient déjà fui et s'étaient retirés à Antium.

Ainsi, ils avaient abandonné Rome sans lutte, et poussés, pour ainsi dire, hors de ses remparts par leur seul remords.

Il est vrai qu'ils comptaient bien y rentrer lorsque le peuple, dont ils connaissaient l'inconstance, se serait calmé.

Mais il en est du peuple comme de la tempête, une fois déchaîné, nul ne sait quand ni comment il se calmera.

Cette croyance de Brutus que son retour dans Rome serait facile et prochain, était d'autant plus naturelle, que nommé tout récemment préteur, il devait donner des jeux, et qu'en toutes circonstances, ces jeux étaient toujours fort impatiemment attendus par le peuple.

Mais au moment où il s'apprêtait à quit-

ter Antium, Brutus fut averti qu'un grand nombre de ces vétérans de César qui avaient reçu de lui des maisons, des terres et de l'argent, rentraient dans Rome dans de mauvaises intentions contre sa personne.

Il jugea donc prudent de rester à Antium, tout en donnant au peuple les jeux qui lui étaient promis.

Ces jeux furent splendides : Brutus avait acheté une énorme quantité d'animaux féroces; il ordonna que pas un ne fût épargné.

Il alla même jusqu'à Naples pour y en-

gager des comédiens ; et, comme il existait alors en Italie un célèbre mime nommé Canulius, il écrivit à un de ses amis de s'informer dans quelle ville il était, et, à quelque prix que ce fût, d'obtenir qu'il vînt aux jeux.

Le peuple assista aux chasses, aux combats de gladiateurs, aux jeux scéniques, mais il ne rappela point Brutus.

Tout au contraire, il élevait sur la place publique une colonne de vingt pieds de haut, en marbre d'Afrique, avec cette inscription :

PARENTI PATRIÆ. — *Au père de la patrie.*

CHAPITRE DOUZIÈME

XII

La cause des meurtriers était perdue; César mort triomphait de ses assassins, comme César vivant avait triomphé de ses ennemis. Non-seulement Rome, mais l'univers pleurait César. Les étrangers

avaient pris le deuil : ils avaient fait le tour du bûcher, chacun marquant sa désolation à la manière de son pays. Les Juifs avaient veillé plusieurs nuits près des cendres.

Sans doute, ces derniers voyaient-ils déjà en lui ce Messie tant annoncé.

Les conjurés avaient cru qu'avec vingt-trois coups de poignard on tuait un homme.

Ils virent qu'en effet rien n'était plus facile que de tuer le corps.

Mais l'âme de César survivait et planait sur Rome.

Jamais César n'avait été plus vivant que depuis que Brutus et Cassius l'avaient couché au tombeau.

Il avait laissé la vieille dépouille; la vieille dépouille, c'était cette robe sanglante et percée de coups, qu'Antoine avait secouée au-dessus de son cadavre, et qu'il avait fini par jeter dans le bûcher.

La vieille dépouille, la flamme l'avait consumée, et le spectre de César, ce même spectre que Brutus vit une première fois à Abidos, et une seconde fois à Philippes, apparut épuré aux yeux du monde.

Caton n'avait été que l'homme de la loi.

César avait été l'homme de l'humanité.

Puis César — abordons la question du christianisme, c'est-à-dire de l'avenir — César avait été un instrument de la Providence.

Nous avons dit ailleurs que, depuis deux mille ans, apparaissaient, à neuf cents ans de distance, trois hommes qui, n'étant peut-être qu'une seule âme, avaient été, sans se douter eux-mêmes de leur mission, les instruments de la Providence.

Ces trois hommes, c'étaient César, Charlemagne et Napoléon.

César, païen, préparait le christianismé.

Charlemagne, barbare, préparait la civilisation.

Napoléon, despote, préparait la liberté.

Bossuet l'a dit avant nous à propos de César.

Ouvrez l'*Histoire Universelle :*

« Le commerce de tant de peuples divers, dit-il, autrefois étrangers les uns aux autres, et réunis sous la domination ro-

maine, a été un des grands moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'*Évangile*.

Et en effet, César qui, tombant âgé de cinquante-six ans, ne pouvait pas prévoir la naissance de l'enfant divin quarante-quatre ans après sa mort, César quittait la terre juste à l'époque où la Providence allait se rendre visible au monde.

Toutes les plaies du monde, qu'il avait, lui, doux, mais ignorant médecin, touchées du doigt, sans pouvoir les guérir, une main divine allait les fermer.

Que pleurait donc le monde en lui?

Une espérance.

En effet, le monde tout entier attendait.

Qu'attendait-il?

Il lui eût été difficile à lui-même de désigner l'objet de son attente.

Il attendait un libérateur.

César, qui n'était pas ce libérateur, fut un instant — objet d'une douce erreur — salué comme tel.

Sa douceur, sa clémence, sa miséri-

corde, semblaient l'avoir désigné à l'amour des peuples comme le Messie universel.

C'est que, quand l'heure des grandes révolutions sociales approche, les peuples en ont le pressentiment; la terre, cette mère commune, tressaille jusqu'au fond de ses entrailles.

Les horizons blanchissent et se dorent, comme pour le lever du soleil, et, se tournant vers le point le plus brillant et le le plus radieux, les hommes attendent anxieusement l'apparition.

Rome attendait cet homme ou plutôt ce Dieu attendu par l'univers, ce Dieu que

préparait César par l'élargissement de la cité romaine, par le droit de citoyen donné à des villes entières, à des peuples entiers, par ces vastes guerres qu'il mena sur la surface du globe, par ces populations armées qu'il transporta du Nord au Midi, de l'Orient en Occident. La guerre, qui semble séparer les peuples, — et qui les sépare, en effet, quand elle est impie, — les rapproche quand elle est providentielle. Alors tout devient un moyen : guerre étrangère et guerre civile. Voyez, après les quinze ans de lutte de César, ce qui arrive, c'est que les Gaules, c'est que la Germanie, c'est que la Grèce, c'est que l'Asie, c'est que l'Afrique, c'est que l'Espagne, sont italiennes, c'est que Lutèce, Alexandrie, Carthage, Athènes et Jérusa-

lem, villes à naître, villes nées, villes prêtes à mourir, tout cela relève de Rome, de Rome, la ville éternelle, qui deviendra la capitale des papes quand elle ne sera plus celle des Césars.

Or, nous l'avons dit, Rome comme le reste de l'univers, attendait cet homme, ou plutôt ce Dieu, prédit par Daniel et annoncé par Virgile, ce Dieu auquel d'avance elle avait dressé un autel sous le nom du Dieu inconnu.

DEO IGNOTO.

Seulement, quel sera ce Dieu?

De qui naîtra-t-il?

La vieille tradition du monde est la même partout.

Le genre humain, tombé par la femme, sera racheté par le fils d'une vierge.

Au Thibet et au Japon, le dieu Fo, chargé du salut de l'univers, choisira son berceau dans le sein d'une jeune et blanche vierge.

En Chine, une vierge fécondée par une fleur, mettra au monde un fils qui sera roi du monde.

Dans les forêts de la Bretagne et de la Germanie, où s'étaient réfugiée leur nationalité expirante, les Druides attendaient un sauveur né d'une vierge.

Enfin, les Écritures annonçaient qu'un Messie s'incarnerait dans les flancs d'une

vierge, et que cette vierge serait pure comme la rosée de l'aurore.

Le Messie, quarante-quatre ans encore, et il allait naître.

Il fallait l'unité romaine pour préparer l'unité chrétienne.

L'unité — romaine — seulement était tout extérieure et matérielle; elle n'excluait que les esclaves et les barbares, c'est vrai.

Mais elle les excluait.

Dans l'unité chrétienne, il ne devait y avoir aucune exclusion, — car c'était l'unité des cœurs et de l'intelligence, — dans

l'unité chrétienne, il ne devait y avoir ni gentils, ni juifs, ni esclaves, ni hommes libres, ni Scythes, ni barbares, mais tous, et le Christ en tous.

— *Novum hominem ubi non est Gentiles et Judœus, Circumcisio et Prœputium, Barbarus et Scytha, servus et liber, sed omnia et in omnibus Christus.*

Cette grande unité était la seule chose qui eût échappé au génie de César, mais encore semble-t-il en avoir eu le pressentiment.

Voilà pourquoi nous avons dit que César était un précurseur.

Cent ans plus tard, il eût été un apôtre.

*
* *

Et maintenant nous comprenons parfaitement, que, pour ceux qui ont vu César au simple point de vue matériel, au point de vue de la chair, César n'ait été qu'un tyran.

Nous comprenons bien qu'au collége, ce pays des horizons courts et étroits, on ait fait de Caton un martyr et de Brutus et Cassius des héros.

Nous comprenons encore que les historiens qui ont copié Plutarque, Suétone, Tacite, Appien, Dion, n'aient vu dans ces historiens que ce qui s'y trouvait : c'est-à-dire le fait accompli.

Mais ces hommes qui nous transmettent le fait accompli écrivaient dans les ténèbres; ils ne pouvaient dire à leurs contemporains que ce qu'ils savaient, transmettre aux générations futures que ce qu'ils avaient vu.

Mais, à notre avis, l'homme qui, chez nous, ne verrait pas, dans les faits accomplis de cette grande période génésiaque, autre chose que ce qu'y ont vu les auteurs païens, et qui ne ferait que les traduire en les copiant, ou les copier en les traduisant, celui-là n'écrirait pas, comme eux, dans l'obscurité.

Celui-là serait un aveugle.

Et maintenant, à l'histoire d'Octave ap-

partient le dénoûment de cette lutte entre la République et l'Empire.

Cette histoire, nous espérons l'écrire un jour.

FIN DE CÉSAR.

LE TUEUR DE LIONS

I

J'arrivai tout essoufflé.

Je dînais chez mon vieil ami Porcher, l'homme de Paris qui m'a rendu le plus de services, et qui croit toujours que je le paie de tout cela, quand je l'embrasse en

le rencontrant à cinq heures, ou quand je tombe dans la salle à manger en disant :

— Porcher, je viens dîner chez vous. Madame Porcher, vos belles mains, que je les baise.

Mais hier, peste! il y avait grand dîner. Je crois que c'était un peu en l'honneur du succès de *Diane de Lys*.

J'étais assis près de Roger de Beauvoir, l'intarissable et charmant improvisateur; les femmes venaient de quitter la table; chacun tirait son cigare de sa boîte et commençait de le rouler entre ses lèvres. Je cherchais, moi, un prétexte honnête de me soustraire à l'empoisonnement par la nicotine, lorsque la porte s'ouvrit et que notre garçon de bureau vint me dire :

— Monsieur, ils sont rue Laffitte, n° 1,

et vous attendent déjà depuis une demi-heure.

Je pris mon chapeau, je serrai la main de Roger, j'embrassai Alexandre et je sortis.

— Qui donc attend votre père rue Laffitte, n° 1? demanda une voix.

—Gérard, le tueur de lions, et son spahis Amida, répondit Alexandre.

Je refermai la porte, et je n'entendis plus rien.

Dix minutes après, j'entrais rue Laffitte, n° 1.

Ils étaient effectivement là tous deux. Assis chacun à un coin de la cheminée, Gérard à droite, Amida à gauche; Gérard avec son élégant costume de sous-lieutenant, rouge brodé d'or, enveloppé dans

son grand burnous noir, son képi bleu de ciel posé sur la grande table où nous travaillons le soir et où j'écris en ce moment, c'est-à-dire à deux heures du matin, les lignes que vous avez lues, que vous lisez et que vous allez lire.

Gérard est un homme de trente ans, au visage fin, étroit, allongé; il a les cheveux chatains, la barbe presque noire, les yeux bleus, les dents belles, le front découvert.

Je le connais depuis longtemps, l'illustre dompteur de monstres; je l'ai manqué d'une demi-heure à Guelma. Il venait de partir pour aller tuer une lionne et ses deux lionceaux; une demi-heure plus tard je faisais la campagne avec lui.

Il était donc, comme je l'ai dit, assis

à droite de la cheminée; à gauche était Amida.

Amida est un bel Arabe de vingt-cinq à vingt-six ans; les Arabes ne savent pas leur âge, et jalonnent leur vie par les grands événements qui leur sont arrivés.

Le grand événement de la vie d'Amida est d'avoir rencontré Gérard.

Amida est le vrai type de l'Arabe; il était superbe dans son coin, enveloppé dans son burnous blanc, la tête ceinte de sa corde de chameau, serrée sur son haik pendant, et encadrant sa figure.

Une belle figure, par ma foi, je vous en réponds, d'un ton de bistre clair, magnifique et chaud, entre l'ocre et la sépia, avec des yeux de velours marron, noyés dans la nacre; de longues paupières qui

semblent peintes, sa moustache à poils un peu rares et crépus, ses dents blanches et aiguës comme celles d'un cheval.

Il avait les pieds posés sur le bâton de sa chaise, de manière à ce que les genoux fussent à la hauteur de sa poitrine.

On eût dit le cavalier du désert, cherchant, même dans une chambre, l'appui de ses étriers élevés.

Cette position, gauche pour tout autre, lui donnait à lui une grâce parfaite.

Autour d'eux étaient nos amis, nos collaborateurs, ceux qui se dévouent comme moi et avec moi à l'œuvre que nous venons d'entreprendre, et qui ont pris comme moi et avec moi l'engagement d'avoir de l'esprit tous les jours.

Gérard et Amida se levèrent; les autres

étaient debout, les regardant et les écoutant.

La dernière occupation était la plus facile. Gérard parle peu, Amida ne parle pas du tout.

Ce n'est point qu'Amida ne sache pas le français; il le prononce au contraire avec cette douceur et ce charme particulier à l'idiome arabe.

Gérard me tendit les deux mains.

Amida croisa les siennes sur sa poitrine et inclina la tête.

Moi arrivé, il fallut bien que Gérard parlât.

Nous parlâmes de Constantine, de Bone, d'Alger, du camp de Smindoux, de Yussuf, le beau général; — de Levaillant, le colonel botaniste et explora-

teur; — de Devisme, l'armurier artiste; puis, quand nous eûmes bien parlé de toute chose, arrosé tout ce que nous avions dit d'une tasse de thé, ce breuvage dans lequel se résume pour moi la quintessence de toutes les liqueurs de la terre, je pris une plume, je la trempai dans l'encrier, je tirai une feuille de papier, et regardant le doux et calme héros :

— Gérard, lui dis-je, voyons, une chasse au hasard... un lion parmi vos vingt-cinq lions; mais un beau lion, pas de ceux que vous avez été voir au Jardin-des-Plantes avec Amida, et qu'Amida a pris pour de faux lions. Un lion de l'Atlas, grand, magnifique, rugissant.

Gérard sourit.

— Au hasard? dit-il.

— Oui, au hasard.

Il se tourna vers Amida, lui dit quelques mots en arabe.

Amida inclina la tête en signe d'assentiment.

Il était évident que Gérard venait de consulter son spahis sur la chasse qu'il devait nous raconter, lui indiquant une de ces luttes fabuleuses qui ont divisé l'Hercule antique, et que le spahis donnait son approbation au choix fait par son officier.

Gérard se tourna de son côté, et commença de sa voix calme :

II

Aïssa.

J'avais, dit Gérard, tué la lionne le 19 juillet, et du 19 au 27, j'avais inutilement cherché à rencontrer le lion.

— Pardon, mon cher Gérard, lui dis-je ;

mais laissez-moi vous interroger et vous interrompre dès le commencement.

Il fixa sur moi son œil clair, irisé d'or comme ceux des animaux qui voient aussi bien la nuit que le jour.

Ce regard voulait dire : — parlez.

Je profitai de la permission.

— Voyons, lui dis-je, soyez franc. Votre courage ne peut être suspecté, par conséquent vous avez le droit de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Quelle impression vous produit votre état d'hostilité avec le roi des forêts? Est-ce l'impression d'un duel?

Gérard se mit à rire.

— D'un duel, dit-il. Oui, l'impression qu'éprouverait un homme qui se battrait, nu ou en chemise, contre un adversaire

couvert d'une cuirasse, et qu'on pourrait blesser à deux endroits seulement : au défaut de la visière et au défaut de la cuirasse. Oh ! non. J'aimerais mieux dix duels avec des hommes qu'une rencontre avec un lion.

— Vous aimeriez mieux dix duels avec des hommes ; — mais vous ne chassez donc pas le lion par plaisir, Gérard ?

— Bon ! voilà que nous allons faire de la métaphysique. Je vous préviens que je suis plus fort chasseur que métaphysicien.

— Faisons de la métaphysique, mon cher Gérard.

— Eh bien ! chaque homme est né avec une vocation. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle est la vôtre. Vous semblez l'ac-

complir en conscience, et même plus qu'en conscience. Eh bien! la mienne est de chasser le lion. Dieu m'a fait non pas son ennemi, car j'aime et j'admire le lion, mais son antagoniste.

— Dites son rival.

Gérard secoua la tête.

— Non, dit-il, le lion n'a pas de rival. C'est véritablement le roi de la création; l'homme n'est qu'un usurpateur. Ah! si vous voyiez un lion, non pas de ces lions abâtardis, comme on vous en montre en Europe, et qui ne peuvent vous donner une idée de l'espèce; mais un de ces lions en liberté, qui s'annoncent par des rauquements qu'on entend de trois lieues, et que l'on croirait à trois cents pas. Si vous le voyiez s'avancer calme, doux et fier,

avec des mouvements de chat, à la fois gracieux et puissants, tranquille et se reposant majestueusement sur sa force et sur son agilité. — Si vous voyiez son étonnement à l'aspect de l'homme, la seule créature qui l'attende, qui le regarde du même œil que le sien, qui ne fuie pas devant lui. — Si vous voyiez la terreur de tous les autres êtres qui tremblent, frémissent, se lamentent à l'approche de ce monarque d'Orient, vous comprendriez ce que c'est que le lion. Je le répète, on est son antagoniste, non son rival; on le tue, mais on n'est pas son vainqueur. Moi, je sais une chose, continua Gérard, c'est que chaque fois que j'ai tué un lion, que j'ai laissé à la terrible agonie le temps de faire son œuvre, que je m'approche du mort à

la crinière ardue, au visage froncé, que je vois ces dents d'ivoire, ces griffes d'ébène, ces membres si bien proportionnés, que le bond de l'animal le plus léger n'est que de douze à quinze pieds, tandis que le sien est de quarante-cinq, je croise les mains, je le regarde, et une larme dans les yeux, un regret, presque un remords dans le cœur, je me demande : — Avais-tu bien le droit, toi Pygmée, de tuer ce géant.

— Et cependant vous l'abordez sans émotion?

— Entendons-nous. Je l'aborde sans émotion, parce qu'en face du danger, l'émotion serait pour moi une infériorité; mais il faut toute la force de ma volonté pour écarter cette émotion.

— Enfin, qu'éprouvez-vous en ce mo-

ment, cher ami? Faites-moi l'histoire de vos sensations; — l'histoire des sensations, c'est ma partie à moi.

— La voulez-vous bien sincère, bien exacte, comme peut-être je ne l'ai dite à personne?

— Je le crois bien que je la veux ainsi.

— Eh bien! voici ce qui se passe en moi. Je suis d'un naturel calme et même doux, comme il est facile de le voir. En temps ordinaire, mon pouls bat de soixante à soixante-six fois à la minute; — eh bien, du moment où un Arabe vient me dire: — Gérard, il y a un lion à tel endroit, et les hommes de cet endroit-là t'attendent, la fièvre me prend, je ne pense plus qu'à une chose, au lion; mon pouls commence à s'élever et bat de soixante-quinze à quatre-

vingts fois à la minute. Je ne m'assieds plus que lorsque la fatigue m'y force ; je dors mal, me réveillant en sursaut, et je crois que je ne mangerais plus du tout, oubliant de manger, si mon spahis ne me faisait souvenir qu'il est l'heure des repas.

Cela dure, s'augmentant toujours, jusqu'au moment où je me trouve en face du lion.

Alors, à l'instant même, toute agitation semble s'arrêter en moi, comme s'arrête le rouage d'une pendule dont on touche le balancier : la nécessité d'être calme, le sentiment de ma conservation, la grandeur même du danger semble mettre la main sur mes artères et arrêter les pulsations de mon cœur. Il se passe alors en moi un instant de suprême jouissance. Cet instant,

si court qu'il soit, est un cadre doré, dans lequel se peint le tableau de toute ma vie, depuis ma plus jeune enfance jusqu'à l'heure où je suis arrivé. Trente-cinq ans de souvenir tiennent, chose miraculeuse, dans quelques secondes. — Cela se passe pendant que je vise l'animal, car je le vise du moment où je l'aperçois. Dès qu'il est à quinze pas de moi, il est à moi. Mais souvent, depuis que je suis familiarisé avec lui, je manque exprès une ou deux occasions de le tirer : je trouve une sombre et terrible volupté à prolonger mes sensations. Enfin je lâche le coup. Du moment où je ne sens pas ma chair qui se déchire sous les griffes, et mes os qui crient sous la dent du lion, je suis sauvé. Alors mon œil plonge à travers la fumée, — ou il est

mort, ou il me cherche lui-même, ou il se retire lentement. — Jamais le lion ne fuit. Alors, s'il est mort, et c'est rare, — sur vingt-cinq lions je n'en ai tué raide que quatre ; — alors, s'il est mort, j'attends qu'il soit bien mort, que les tressaillements de son corps soient apaisés. — C'est long. — L'animal est si puissant qu'il donne à l'agonie une rude besogne. — S'il ne bouge plus, je suis tranquille ; c'est qu'il est mort et bien mort. Le lion est un animal trop fier pour tromper l'homme, c'est bon pour le loup et pour le renard. Donc s'il ne bouge plus, donc s'il est mort, je m'approche, je le regarde, majestueusement et toujours gracieusement couché sur la terre déchirée ; puis, comme je vous l'ai dit, je le regrette, je le pleure. Alors le froid fût-il de

dix degrés au-dessous de zéro, la sueur m'inonde, je sens perler une goutte d'eau à chaque poil de mon corps; tous mes nerfs se détendent, tout mon corps s'allanguit, je cherche une pierre où m'asseoir, et je me sens près de me plaindre comme un enfant.

S'il n'est pas mort, je redouble. Je jette ma carabine. La première dont je me sers est toujours une carabine de Devismes, comme étant la plus sûre; je prends celle qui attend couchée près de moi, et je continue le feu jusqu'à ce qu'il soit mort.

S'il se retire, je me retire aussi. Je le trouverai le lendemain mort ou affaibli par la perte de son sang. Le lion blessé est un adversaire trop dangereux pour que

l'homme, ce faible atôme, se hasarde à le suivre.

Dans ce cas, j'entre sous ma tente, tout fiévreux. Je ne dors pas ; je tressaille à chaque bruit ; je suis debout avec le jour, et j'attends les rapports, anxieux et haletant.

Vous avez voulu connaître l'histoire de mes sensations, la voilà. Maintenant, puis-je reprendre mon récit ?

— Oui ; mais je vous préviens que je suis un rude interrupteur ; c'est pour cela qu'on ne m'a pas nommé de la chambre en 1848, et que je ferai durer votre récit le plus longtemps que je pourrai.

— Faites ; je vous appartiens corps et âme pendant toute cette soirée.

— J'écoute.

— J'avais, reprit Gérard, tué la lionne le 19 juillet, et, du 19 juillet au 27, j'avais inutilement, quoique constamment, cherché le lion. J'étais sous ma tente, causant avec huit ou dix Arabes, les uns à moi, les autres habitants du douair où je me trouvais. Nous causions.

— Quoi ?

— Lion, parbleu ! Quand on va chasser un lion, on ne cause pas autre chose que lion. Un vieil Arabe me racontait une légende arrivée, il y avait plusieurs siècles, à une fille de sa tribu.

— Et à un lion ?

— Oui, et à un lion.

— Voyons la légende, surtout si elle est bien terrible.

— Terrible et philosophique. Les Arabes

sont les premiers philosophes du monde, philosophes pratiques, bien entendu.

— J'écoute.

— Il y avait, quelques cent années avant que je ne vinsse dans la tribu, il y avait dans cette même tribu une jeune fille fort dédaigneuse, non pas qu'elle fût plus riche que les autres; son père n'avait que sa tente, son cheval et son fusil; mais elle était fort belle, et de sa beauté venait son dédain.

Un jour qu'elle était allée couper du bois dans la forêt voisine, elle rencontra un lion. Elle n'avait pour toute arme qu'une petite hache, et eût-elle eu avec la hache, poignard, fusil et carabine, elle n'eût pas été capable de s'en servir, tant ce lion était puissant, fier et majestueux. Elle se mit à trembler de tous ses membres, essayant de

crier à l'aide, mais cherchant vainement la voix, et croyant que le lion allait lui faire signe de le suivre, pour la dévorer à son loisir, et dans quelque endroit de prédilection ; car les lions sont non-seulement gastronomes, mais gourmets. Il ne leur suffit pas de se repaître, mais encore ils aiment à se repaître dans des conditions de sensualité qui satisfassent toutes les finesses de son organisation.

— J'admets cela, mon cher Gérard, mais il y a une chose que vous m'avez dite, et que je ne comprends pas bien.

— Laquelle?

— Vous avez dit : — Croyant que le lion allait lui faire signe de le suivre.

— Oui.

— Eh bien?

— Demandez à Amida si, quand le lion rencontre un Arabe, il se donne la peine de l'emporter.

Amida secoua la tête et leva les yeux au ciel, ce qui pouvait se traduire par ces mots :

— Ah ! bien oui, il n'est pas si bête que cela.

J'insistai, et Amida me donna l'explication de son geste.

Il résulta ceci de l'explication :

Le lion est un magnétiseur, bien autrement fort que Mesme, que M. de Puységur et même que M. Marcillet. Le lion regarde l'homme, le fascine, l'endort, se fait suivre par lui, et l'homme se réveille mangé.

On comprend que je tenais à creuser la tradition.

Amida m'affirma qu'un jour, en compagnie d'un de ses camarades, il avait rencontré un lion ; le lion avait essayé de les fasciner tous deux ; mais la fascination, qui opérait complétement sur son compagnon, n'avait opéré sur lui qu'à demi. Il en résulta que, conservant son libre arbitre, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour dissuader le malheureux magnétisé d'obéir au terrible magnétiseur ; mais il avait eu beau le prier, le conjurer, le retenir même par son burnous, l'Arabe avait emboité le pas sur les traces du lion, ce que voyant, lui, Amida, il avait prudemment, tandis qu'il n'était encore qu'à moitié ivre, aveuglé, entraîné, battu en retraite.

Ce point posé, et la légende admise par moi, Gérard continua :

— La jeune fille s'arrêta donc, tremblante, et s'attendant à ce que le lion allait lui faire signe de le suivre, quand tout au contraire, à son grand étonnement, elle vit le lion s'approcher d'elle, lui sourire à sa façon, et lui faire la révérence à sa manière.

Elle croisa les mains sur sa poitrine, et lui dit :

— Seigneur, que demandes-tu de ton humble servante?

Le lion lui répondit ni plus ni moins qu'aurait pu faire l'Orosmane de M. de Voltaire, où le Saladin de M. Favart :

— Quand on est belle comme toi, Aïssa, on n'est point servante, mais reine.

Aïssa fut à la fois réjouie de la douceur étrange, qu'avait prise en lui parlant, la

voix de son interlocuteur, et étonnée en même temps que ce beau lion qu'elle ne connaissait point, et qu'elle croyait voir pour la première fois, sût son nom.

— Qui vous a donc appris comment je me nomme, monseigneur? demanda la jeune fille.

— L'air qui est amoureux de toi, et qui, après avoir passé dans tes cheveux, en va porter le parfum aux roses, en disant : Aïssa! l'eau qui est amoureuse de toi, et qui, après avoir baigné tes beaux pieds, va arroser la mousse de ma caverne, en disant : Aïssa ! l'oiseau qui est jaloux de toi, et qui, depuis qu'il t'a entendue chanter, ne chante plus, et meurt de dépit, en disant : Aïssa !

La jeune fille rougit de plaisir, fit sem-

blant de tirer son haik sur son visage, et en faisant semblant de le tirer, l'écarta, pour que le lion la vit plus à son aise.

Que le flatteur, soit un lion ou un renard, que le flatté soit une jeune fille ou un corbeau, vous le voyez, le résultat de la flatterie est toujours le même.

Le lion qui avait jusque-là hésité de s'approcher d'Aïssa, sans doute par le sentiment qui écartait Jupiter de Sémélé le lion fit quelques pas vers la jeune fille, puis, comme il la voyait pâlir à son terrible voisinage :

— Qu'avez-vous, Aïssa? demanda-t-il de sa voix à la fois la plus tendre et la plus inquiète.

La jeune fille avait bien envie de répondre :

— J'ai peur de vous, monseigneur. Mais elle n'osa point, et dit :

— Les Touaregs ne sont pas loin, et j'ai peur des Touaregs.

Le lion sourit à la manière des lions.

— Quand vous êtes avec moi, dit-il, vous ne devez avoir peur de rien.

— Mais, dit la jeune fille, je n'aurai pas toujours l'honneur de votre compagnie. Il se fait tard, et il y a loin d'ici la tente de mon père.

— Je vous reconduirai, dit le lion.

Il est arrivé parfois dans les rues de Paris qu'une grisette, suivie de trop près par un étudiant qui lui offrait de la ramener chez elle, lui ait refusé son bras, et même sur son insistance, lui ait donné un soufflet. Mais jamais, au grand jamais, il

n'est arrivé, de mémoire d'homme, qu'une Arabe ait répondu de la même façon à un lion lui faisant une proposition pareille, si inconvenante qu'elle lui parût.

Aïssa accepta donc l'offre qui lui était faite : le lion s'approcha d'elle, lui tendit sa crinière ; la jeune fille appuya sa main, ainsi qu'elle eût appuyé son bras au bras de son amoureux, et tous deux, côte à côte, comme on voit sur un bas-relief grec la vieille mère Cybèle, qui est l'emblême de la fécondité, marcher en appuyant sa main sur un lion, qui est l'emblême de la force, tous deux marchèrent, se dirigeant vers la tente du père d'Aïssa.

Sur la route ils rencontrèrent des gazelles qui s'effarouchèrent, des hyènes qui

se couchèrent, des hommes et des femmes qui se mirent à genoux.

Mais le lion dit aux gazelles : « Ne fuyez pas ; » aux hyènes : « N'ayez pas peur ; » aux hommes et aux femmes : « Relevez-vous, en faveur de cette jeune fille qui est ma bien-aimée, je ne vous ferai aucun mal. »

Et les gazelles cessèrent de fuir, les hyènes n'eurent plus peur, les hommes et les femmes se relevèrent, regardant avec étonnement ce lion et cette jeune fille, et se demandant dans leur idiome de gazelles, dans leur langage de hyènes, avec leurs voix d'hommes et de femmes, si ce lion et cette jeune fille n'allaient point en pèlerinage, adorer à la Mecque le tombeau de Mahomet.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'au douair ; puis, quand ils ne furent plus qu'à quelques pas de la tente du père d'Aïssa, qui était la première en entrant dans le village, le lion s'arrêta, et demanda à la jeune fille, comme aurait pu le faire le cavalier le plus courtois, la permission de l'embrasser.

La jeune fille tendit son visage, et le lion effleura de ses lèvres terribles les lèvres roses d'Aïssa.

Puis il lui fit un signe d'adieu et s'assit comme s'il voulait être sûr qu'il ne lui arriverait aucun accident en franchissant le court espace qu'il lui restait à parcourir.

Pendant ce court espace, la jeune fille

se retourna deux ou trois fois et vit toujours le lion à la même place.

Puis elle entra dans la tente de son père.

— Ah ! te voilà, s'écria celui-ci, j'étais bien inquiet.

La jeune fille sourit.

— Je craignais que tu ne fisses quelque mauvaise rencontre.

La jeune fille sourit encore.

— Mais te voilà, c'est une preuve que je me trompais.

— En effet, mon père, dit la jeune fille, car au lieu d'une mauvaise rencontre, j'en ai fait une bonne.

— Laquelle ?

— J'ai rencontré un lion.

Malgré l'impassibilité ordinaire aux Arabes, le père d'Aïssa pâlit.

— Un lion! s'écria-t-il, et il ne t'a point dévorée!

— Au contraire, il m'a fait des compliments sur ma beauté, m'a offert de me reconduire, et m'a ramenée jusqu'ici.

L'Arabe crut que sa fille devenait folle.

— Impossible! dit-il.

— Comment, impossible?

— Sans doute. Comment veux-tu me faire croire qu'un lion soit capable d'une pareille galanterie?

— Voulez-vous vous en assurer?

— De quelle façon?

— Venez jusqu'à la porte de votre tente, et vous le verrez, soit assis où je l'ai quitté, soit retournant chez lui.

— Attends, que je prenne mon fusil.

— Pourquoi faire? demanda l'orgueil-

leuse jeune fille; n'êtes-vous pas avec moi?

Et tirant son père par son burnous, elle le conduisit à la porte de sa tente.

Mais le lion n'était plus à l'endroit où elle l'avait quitté. Elle regarda dans la direction par laquelle elle était venue : elle ne vit rien.

— Bon! tu as fait un rêve, dit l'Arabe rentrant dans sa tente.

— Mon père, je vous jure que je le vois encore, dit la jeune fille.

— Comment était-il?

— Il pouvait avoir quatre pieds de haut et sept de long.

— Après?

— Une crinière magnifique.

— Après?

— Des yeux jaunes et brillants comme de l'or.

— Après?

— Des dents d'ivoire. Seulement...

La jeune fille hésita.

— Seulement ?... répéta l'Arabe.

La jeune fille baissa la voix.

— Seulement, dit-elle, il sent mauvais de la bouche.

Elle n'eut pas plutôt achevé ces mots, qu'un rugissement terrible se fit entendre derrière la toile de la tente, puis un second à cinq cents pas à peu près, puis un troisième à un quart de lieue.

Puis, on n'entendit plus rien.

Il n'y avait pas eu plus d'une minute d'intervalle entre chaque rugissement.

Il était évident que le lion, qui avait,

sans doute, désiré savoir ce que la jeune fille pensait de lui, avait fait un demi-cercle, était venu écouter derrière la toile de la tente, et s'éloignait horriblement mortifié d'avoir été éclairé sur un défaut d'autant plus grave, qu'on assure que ceux qui en sont atteints ne peuvent pas s'en apercevoir eux-mêmes.

Un mois s'écoula sans que la jeune fille repensât au lion, autrement que pour raconter son aventure à ses compagnes. Puis, au bout d'un mois, un jour, pour couper un fagot, elle retourna avec sa hache, au même endroit.

Le fagot coupé, mis en faisceau, lié, elle entendit un léger bruit derrière elle, et se retourna :

Le lion la regardait, assis à quatre pas d'elle.

— Bonjour, Aïssa, lui dit-il, d'un ton sec.

— Bonjour, monseigneur, lui répondit Aïssa, d'une voix un peu tremblante ; car elle se rappelait ce qu'elle avait dit de la fétidité de l'haleine de son protecteur, et il lui semblait encore entendre le triple rugissement qui avait suivi cette disgracieuse révélation. Bonjour, monseigneur, puis-je faire quelque chose qui vous soit agréable?

— Tu peux me rendre un service.

— Lequel?

— Approche-toi de moi.

Aïssa s'approcha, assez mal rassurée.

— Me voici.

— Bien; maintenant, lève ta hache.

La jeune fille obéit.

— La hache est levée, dit-elle.

— Bien, donne-m'en un coup sur la tête.

— Mais, monseigneur, vous n'y pensez pas...

— Au contraire, j'y pense, et beaucoup même...

— Mais, monseigneur...

— Frappe.

— Cependant, monseigneur...

— Frappe, je t'en prie.

— Fort ou doucement?

— Le plus fort que tu pourras.

— Mais je vais vous faire mal...

— Que t'importe?

— Vous le voulez?

— Je le veux.

La jeune fille frappa en conscience, et la hache traça entre les deux yeux du lion une ligne sanglante.

C'est depuis ce temps que lions ont cette ride verticale, visible surtout quand ils froncent les sourcils.

— Merci, Aïssa, dit le lion ; et en trois bonds il disparut dans le bois.

— Tiens, dit la jeune fille un peu blessée à son tour, il ne me reconduit pas, aujourd'hui.

Et elle reprit le chemin du douair, où elle arriva sans accident.

Il va sans dire que cette seconde histoire fit le pendant de la première, mais, si savants que fussent les commentaires des plus habiles Talebs du douair, l'intention

du lion resta mystérieuse et caché aux esprits les plus pénétrants.

Un mois s'écoula encore.

La jeune fille retourna au bois.

Au moment où elle abattait les premières branches destinées à faire son fagot, un buisson s'ouvrit devant elle, et le lion en sortit non plus gracieux comme la première fois, non plus mélancolique comme la seconde, mais sombre et presque menaçant.

La jeune fille fut tentée de fuir, mais le regard du lion cloua ses pieds à terre.

Ce fut lui qui s'approcha d'Aïssa; elle se fut laissé tomber si elle avait tenté de faire un pas.

— Regarde mon front, dit le lion.

— Que monseigneur se rappelle que

c'est lui qui m'a ordonné de lui donner un coup de hache.

—Oui, je t'en ai remerciée. Ce n'est donc point cela que je te veux demander.

— Que veut me demander monseigneur?

— De regarder ma blessure.

— Je la regarde.

— Comment va-t-elle ?

— A merveille, monseigneur, et elle est presque guérie.

— Cela prouve, Aïssa, dit ce lion, que les blessures que l'on fait au corps sont bien différentes de celles que l'on fait à l'orgueil : les unes se cicatrisent au bout d'un temps plus ou moins long ; les autres jamais.

Cet axiôme philosophique fut suivi d'un

cri aigu et douloureux, puis on n'entendit plus rien.

Le lion avait passé de l'amour platonique à l'amour charnel.

Trois jours après, le père d'Aïssa, battant les environs pour tâcher de rencontrer quelque trace de sa fille, retrouva, près d'une large tache de sang, la hache dont elle se servait pour couper le bois.

Mais d'Aïssa, ni lui, ni personne, n'en entendit plus jamais parler.

III

Avec l'aide de Dieu.

L'Arabe en était là de son récit, quand un bruit connu nous fit tressaillir tous.

C'était le rugissement d'un lion — probablement celui que je guettais depuis huit ou dix jours.

Je sautai sur ma carabine Devisme; Amida prit la seconde, qui m'a été donnée par le duc d'Aumale à son départ de Constantine.

Puis nous courûmes dans la direction du rugissement.

Il se faisait entendre à une demi-lieue à peu près.

Nous comptâmes trois rugissements, puis le lion se tut.

Nous ne nous approchâmes pas moins dans la direction du lion, direction indiquée par ce triple grondement.

Quand nous eûmes fait un quart de lieue à peu près, nous entendîmes des cris d'Arabes et des aboiements de chiens.

Nous redoublâmes de vitesse, et nous tombâmes au milieu d'une troupe de gens

armés menant des lévriers, des mâtins, et jusqu'à des roquets en laisse.

Le lion venait de faire des siennes.

Il était entré dans le douair voisin du nôtre; il avait sauté dans l'enceinte où étaient parqués les troupeaux, et avait emporté un mouton.

Il tenait son dîner : voilà pourquoi il ne rugissait plus.

Ce n'était point le moment de l'attaquer, les lions n'aiment pas à être dérangés dans leurs repas. Je recommandai aux Arabes de suivre la trace, toujours facile à relever quand c'est un mouton que le lion a enlevé, et je revins à ma tente.

Cette fois, j'étais aussi savant que Gérard sur ce fait de la trace toujours facile à re-

lever, quand c'est un mouton que le lion a enlevé.

On devine qu'il y a une tradition derrière le fait.

La voici.

Une tradition, naïvement racontée, en dit souvent plus sur un peuple que toute une longue histoire.

Malheureusement, n'est pas naïf qui veut.

Essayons.

Un jour, un lion causait avec le marabout Sidi-Moussa.

Si le lion est le plus puissant des animaux, le marabout était le plus saint des derviches.

L'homme et l'animal causaient donc de pair à compagnon.

« — Tu es très fort, disait le marabout au lion.

— Très fort, oui.

— Quelle est la mesure de ta force?

— Celle de quarante hommes.

— Alors, tu peux prendre un bœuf, le jeter sur ton épaule et l'emporter? demanda le marabout.

— Avec l'aide de Dieu, je le puis, répondit le lion.

— A plus forte raison, un cheval.

— Avec l'aide de Dieu, je ferais du cheval comme du bœuf.

— Un sanglier?

— Avec l'aide de Dieu, il en serait du sanglier comme du cheval.

— Et un mouton?

Le lion se mit à rire.

— Parbleu ! dit-il. »

Mais, au premier mouton qu'il emporta, le lion fut bien étonné de voir qu'il ne pouvait le jeter sur son épaule, comme il faisait d'animaux beaucoup plus forts ; et et qu'il était obligé de le traîner.

Cela tenait à ce que, dans son orgueil, il avait oublié de dire, à propos du mouton, qui lui paraissait une trop petite proie pour se gêner avec elle, ce qu'il avait dit du sanglier, du cheval et du bœuf, c'est-à-dire :

— Avec l'aide de Dieu !

Or, Dieu n'aidant pas le lion à l'endroit des moutons, le lion est obligé de les traîner, et de prouver par son impuissance cette grande vérité, que toute force vient de Dieu.

— J'étais donc sûr qu'on retrouverait la trace, non pas du lion, mais du mouton qu'il avait été obligé de traîner.

A peine étais-je rentré sous ma tente, que le propriétaire du mouton arriva tout essoufflé, et me raçonta comment la chose s'était passée. Il avait suivi la trace du lion pendant une demi-lieue à peu près, mais n'avait pu aller plus loin. Cependant, comme pendant cette demi-lieue ses renseignements étaient précis, j'en profitai pour donner des ordres à mes quêteurs, heureusement fort habiles, les traces étant toujours bien autrement difficiles à suivre l'été que l'hiver.

Il fut convenu que le lendemain, à la pointe du jour, ils se mettraient à la besogne.

Ils étaient Arabes tous deux, tous deux âgés de trente à trente-cinq ans, vigoureux, adroits, rusés, de véritables enfants du Tell.

L'un se nommait Bilkassem, l'autre Amar-ben-Serah.

Ils se partagèrent la besogne : Bilkassem prit l'animal à sa sortie du douair, et Amar-ben-Serah l'endroit où le propriétaire du mouton avait perdu sa trace.

Bilkassem, à une demi-lieue du douair à peu près, retrouva la peau du mouton. Le lion, nous l'avons dit à une autre occasion, est un animal fort délicat; il ne mange pas la peau des animaux, ni les pieds, ni les mains des hommes, parce que c'est surtout aux pieds et aux mains que

l'on reconnaît le caractère supérieur de l'homme.

Arrivé à la fontaine, il trouva une brisée d'Amar-ben-Serah; il n'avait pas besoin d'aller plus loin, son camarade était sur la trace, et il le connaissait trop bon limier pour la perdre.

Bilkassem revint donc à la tente et me fit son rapport. Pendant ce temps Ben-Serah suivit le lion.

Vers midi à peu près Amar-ben-Serah rentra à son tour. Le lion était rembûché dans un fort : l'Arabe avait décrit un cercle d'un millier de pas de circonférence, et s'était ainsi assuré du lieu où il était.

C'était à trois kilomètres du douair à peu près.

J'étais fixé : selon toute probabilité,

notre rencontre aurait lieu le jour même.

La journée s'écoula. J'étais en proie à cette fièvre et à cette émotion dont je vous ai parlé. — Il me fut impossible de manger, de lire, ou de m'occuper à quelque chose que ce fût.

Un peu avant le coucher du soleil, je sortis.

C'est l'heure où les Arabes qui ont un lion dans leur voisinage rentrent invariablement chez eux. Depuis le moment du crépuscule jusqu'au lendemain, un Arabe qui a entendu le rugissement du lion a la plus grande répugnance à mettre le pied dehors.

C'est au contraire l'heure que je choisis par cette même raison que c'est celle où il s'éveille, se met en quête, et chasse.

Lorsque j'arrivai à l'endroit désigné par Amar-ben-Serah, j'avais encore un quart d'heure de jour à peu près, et je pouvais étudier le paysage.

C'était à l'entrée d'une gorge étroite des monts Aurès, les deux versants et même le fond de la gorge étaient très boisés, couverts de pins, de sapins et de chênes dont la feuille est semblable aux feuilles de houx. Des rochers nus, encore brûlants de la chaleur du jour, sortaient du milieu de cette verdure, comme les ossements d'un géant mal enterré.

Nous nous enfonçâmes dans la gorge. — Ben-Serah me servait de guide.

Il traînait derrière lui une pauvre chèvre, destinée à servir d'appât au lion, et

qui faisait toutes sortes de difficultés pour nous suivre.

A une cinquantaine de pas de l'endroit où était rembûché l'animal, se trouvait une clairière : je la choisis, comme dans un duel on choisit l'endroit où le combat doit avoir lieu.

Amar coupa un petit arbre, en fit un piquet, le planta au milieu de la clairière et y attacha la chèvre, en laissant à sa corde un mètre et demi de jeu à peu près.

Pendant qu'Amar-ben-Serah accomplissait cette opération, nous entendîmes un bâillement prolongé à cinquante ou soixante pas.

C'était le lion, encore mal éveillé, qui nous regardait et qui bâillait en nous regardant.

Les cris de la chèvre l'avaient tiré de son sommeil.

Il était tranquillement assis au pied d'un rocher, passant sa langue sanglante sur ses lèvres épaisses.

Il était magnifique de calme et de mépris pour nous.

Je me hâtai de renvoyer mes hommes, qui n'en furent pas fâchés, et qui prirent un poste à trois cents pas à peu près en arrière de moi. — Amida seul avait insisté pour me tenir compagnie.

J'examinai bien les localités.

Un ravin me séparait du lion. — La clairière pouvait avoir quarante-cinq pas de circonférence — quinze par conséquent de diamètre.

J'étais seul.

Il s'agissait de me choisir un poste.

Je me plaçai sur la lisière du bois. — J'avais ainsi la chèvre entre le bois et moi.

La chèvre était à sept ou huit pas, le lion à soixante à peu près.

Pendant que je faisais tous mes petits arrangements, le lion avait disparu ; il n'y avait donc pas de temps à perdre pour me préparer à le recevoir. Il pouvait me tomber sur le dos d'un moment à l'autre.

Un chêne m'offrait ce que je cherche toujours en ce cas — un appui.

Je coupai celles des branches inférieures qui eussent pu gêner mes mouvements ou ma vue — et je m'assis, appuyé contre son tronc.

A peine venais-je de m'asseoir, que je

m'aperçus, aux inquiétudes de la chèvre, que quelque chose de nouveau se passait près de nous.

La chèvre tirait de mon côté la corde de toute sa force, tout en regardant du côté opposé.

Je compris que le lion avait fait une courbe pour gagner le ravin, et se rapprochait de nous, invisible et suivant le pli du sol.

Je ne me trompais pas. Au bout de dix minutes, j'aperçus sa tête monstrueuse au sommet du ravin, qui m'avait d'abord séparé de lui, puis ses épaules, puis tout son corps.

Il marchait lentement, mal éveillé encore, et les yeux à demi-fermés.

Le lion est très dormeur et très paresseux.

Arrivé au sommet de la berge, il se trouvait à peu près à sept pas de la chèvre et à quinze pas de moi.

IV

Amar-ben-Sirah.

Le lion se présentait à moi, tout à fait de face, regardant à la fois la chèvre et moi; car du même regard, il pouvait nous voir tous les deux.

J'étais resté assis, le tenant toujours en

joue; un instant, ayant eu le loisir de l'ajuster entre les deux yeux, j'appuyai le doigt sur la détente, et j'eus la tentation de lâcher le coup.

Si j'eusse cédé à cette inspiration, je sauvais, selon toute probabilité, la vie à un homme; — mais ne voyant dans l'animal aucune disposition d'attaque, j'attendis, me laissant aller à cette espèce de volupté terrible dont j'ai déjà parlé, et qui consiste pour moi à me trouver en face du péril et à le braver.

Puis, j'ai encore un autre but, en prolongeant ces étranges temporisations, c'est d'étudier l'animal, de faire un pas de plus dans la connaissance de ses mœurs, une découverte de plus dans le caractère d'un

pareil adversaire, — c'est une chance de moins d'être mangé par lui.

Pendant plus de dix minutes, je me donnai la jouissance d'un tête-à-tête comme peu d'hommes peuvent se vanter d'en avoir eu un; — cela m'était bien permis, il y avait près de deux ans que je ne m'étais trouvé en face d'un lion, et celui-là était un des plus beaux, des plus forts et des plus majestueux que j'aie vus.

Au bout de dix minutes, il se laissa tomber sur le ventre, s'aplatissant tout à coup, comme si la terre eût manqué sous lui; puis il croisa ses pattes devant lui, allongea la tête, et s'en fit pour son col une espèce d'oreiller.

Son œil était fixé sur moi, et ne se dé-

tournait pas un instant de mes yeux; il paraissait on ne peut plus intrigué de ce que venait faire, dans son royaume, cet homme qui semblait ne pas le reconnaître pour roi.

Cinq minutes s'écoulèrent encore dans la position qu'il avait adoptée; rien n'était plus facile pour moi que de le tuer.

Tout à coup il se leva, comme poussé par un ressort, et commença de s'agiter, faisant un pas ou deux en avant, puis un pas ou deux en arrière; allant à droite, allant à gauche, et remuant la queue comme un jeune chat qui commence à se fâcher.

Sans doute il ne comprenait pas cette corde, cette chèvre, cet homme; son in-

telligence était insuffisante à lui expliquer un pareil mystère.

Seulement son instinct lui disait qu'il y avait là un piége.

Cependant je restais toujours assis, le fusil à l'épaule, le doigt sur la détente, suivant l'animal dans tous ses mouvements.

Un bond de lui, et j'étais entre ses griffes.

Cependant son inquiétude s'augmentait et commençait à m'inquiéter moi-même; sa queue battait ses flancs, ses mouvements devenaient plus rapides, son œil s'enflammait.

C'eût été un suicide que d'hésiter plus longtemps.

Je profitai d'un moment où il me présentait le côté gauche; je l'ajustai au défaut de l'épaule et lâchai le coup.

Le lion fléchit sur ses jambes, poussa un rugissement de douleur, se tordit comme s'il eût voulu mordre sa blessure, mais sans tomber.

A la distance de trois secondes, je lâchai mon second coup.

Puis, sans regarder — j'étais bien sûr de l'avoir touché — je jetai ma première carabine pour prendre la seconde, couchée près de moi, toute chargée, toute armée.

Quand je me retournai du côté du lion, la crosse à l'épaule, le lion avait disparu.

Je restai immobile, craignant quelque surprise, et regardant de tous côtés.

J'entendis rugir le lion.

Il était descendu dans le lit du ravin.

Il rugit deux fois encore, toujours en s'éloignant, mais en s'éloignant pas à pas.

Il regagnait son fort.

J'attendis encore quelques minutes, peut-être ne fut-ce que quelques secondes ; on mesure mal le temps en pareille circonstance.

Puis, n'entendant plus rien, je me levai

et j'allai visiter la place où l'animal avait reçu mes deux coups de feu.

La chèvre était tombée à terre, et, haletante de terreur se débattait comme dans l'agonie.

Arrivé sur le terrain, il me fut facile de voir que le lion avait été touché de mes deux balles, et que les deux balles lui avaient complétement traversé le corps.

Il y avait double jet de sang de chaque côté.

Tout chasseur sait qu'un animal emporte plus loin le coup, percé à jour, que lorsque la balle, restée dans la plaie, y détermine une hémorragie.

Je me mis sur sa voie ; elle était facile à suivre. Tout le chemin qu'il avait parcouru était maculé de sang.

Les branches des petits arbres et des ronces au milieu desquels il avait passé, étaient brisées et ensanglantées.

Comme je l'avais présumé, le lion avait regagné son fort.

En ce moment je vis apparaître, au haut du ravin, les têtes d'Amida, de Belkassem et d'Amar-ben-Sirah. Ils s'approchaient avec précaution, ne sachant pas si j'étais mort ou vivant, et se tenant prêts à faire feu.

Ils m'aperçurent au fond du ravin, jetè-

rent des cris de joie et vinrent me rejoindre en courant.

Ils voulurent à l'instant même se mettre à la poursuite du lion, la quantité de sang répandu leur faisant exagérer la gravité de la blessure.

Je les retins.

Dans mon opinion, le lion était grièvement, peut-être mortellement touché, mais le cœur n'avait pas été atteint. Le lion était encore plein de force ; son agonie serait terrible.

Sur ces entrefaites, huit ou dix Arabes du douair nous rejoignirent, armés de leurs fusils.

Ils avaient entendu mes deux coups, et arrivaient, comme Amida, Belkassem et Amar-ben-Sirah, pour savoir ce qui venait d'arriver.

Ce qui venait d'arriver était, pour eux comme pour nous, écrit sur le sol.

Leur premier cri fut : Il faut le suivre.

Je les arrêtai en leur faisant observer qu'ils couraient à un danger imminent.

Mais, rien.

— Reste-là, dit-il, et nous te l'apporterons mort.

J'eus beau leur affirmer que le lion était vivant et bien vivant, qu'à son rugisse-

ment, j'avais pu juger de sa force, ils s'obstinèrent à entrer dans le bois.

Je fis un dernier effort pour les empêcher d'aller plus avant; j'étais convaincu que si nous attendions au lendemain, nous le trouverions mort; tandis que si, au contraire, nous le suivions en ce moment, nous irions nous heurter, au bout de cent pas, à sa douleur et à sa colère. — Chacun savait ce qui résulterait du choc.

Aucune observation n'eut prise sur leur entêtement. Lorsque je les vis résolus à se mettre à la poursuite du lion sans moi, je me décidai à m'y mettre avec eux.

Seulement, je fis mes dispositions.

Je rechargeai ma carabine Devismes,

que je pris pour moi; je donnai à Ben-Sirah ma carabine Lepage, et, à Amida, mon fusil du duc d'Aumale.

C'est, après la carabine Devismes, celui que je préfère; — il a tué treize lions.

Et j'entrai sous bois sur la trace du lion.

Il faisait presque nuit, — le bois était fourré, — épais, entrelacé; — il fallait avancer presqu'en rampant.

Mes trois Arabes me suivaient; derrière mes trois Arabes, venaient les hommes du *Douaer*.

Nous fîmes quarante ou cinquante pas ainsi, avec beaucoup de difficultés, et en

dépensant près d'un quart d'heure pour les faire.

Au bout du quart d'heure, la nuit était presque venue ; au bout de cinquante pas, nous avions perdu la trace.

Une clairière se trouvait à une dizaine de pas de nous. Nous gagnâmes la clairière pour nous reconnaître.

Pendant que nous étions éparpillés dans la clairière, cherchant à retrouver aux dernières lueurs du jour la trace perdue, soit par accident, soit par maladresse, un fusil partit.

Au même instant, un rauquement terrible éclata, et le lion s'abattit au milieu

de nous comme s'il tombait littéralement du ciel.

Il y eut un moment d'indicible terreur. Tous les fusils, excepté le mien, éclatèrent en même temps, et c'est un miracle que nous ne nous soyons pas tués les uns les autres.

Il va sans dire que pas une balle ne toucha le lion.

Quant à moi, voici ce que je vis comme à travers un nuage de fumée et de feu.

Tous les Arabes réunis autour de moi, à l'exception d'Amar-ben-Sirah.

Puis tout à coup, à quinze pas, de l'autre côté de la clairière, j'entends un cri, cr terrible, cri de mort.

Je m'élançai au cri à travers l'obscurité du crépuscule, rendue plus épaisse encore par la fumée de nos fusils.

Le crépuscule était tellement sombre, la fumée tellement épaisse, que je ne vis le lion et l'homme qu'en arrivant sur eux.

Homme et lion présentaient un groupe informe, mais terrible.

L'homme était couché sous le lion, qui lui déchirait les cuisses avec ses griffes de derrière. La tête tout entière de l'homme était dans la gueule du lion.

J'eus un éblouissement, je vacillai sur mes jambes, j'étais prêt à tomber.

Ce moment de faiblesse eut la durée de l'éclair.

Le lion sentit le canon de ma carabine, et me jeta de côté un regard menaçant.

Tirerais-je à la tête du lion, tirerais-je à l'épaule?

En tirant à la tête, je pouvais tuer l'homme.

Je tirai à l'épaule.

Tout cela se passa en moins d'une seconde.

Tout disparut dans le feu et dans la fumée.

J'attendis.

Je n'essaierai pas de vous dire ce qui se

passa en moi pendant cette seconde d'attente.

Enfin, je distinguai.

Le lion avait lâché l'homme.

L'homme était retombé comme une masse; était-il mort ou vivant? C'est ce qu'il était impossible de savoir.

Le lion était appuyé contre l'arbre où était appuyé l'homme; il était évident que l'arbre, qui était de la grosseur de ma cuisse, le soutenait seul.

L'arbre plia lentement, cria, se rompit, et le lion tomba à terre à côté de l'homme.

Je lâchai alors mon second coup, la capsule rata.

Que serait-il arrivé de moi si cette seconde capsule eût été la première?

Par bonheur, le lion était mort.

Nous nous précipitâmes sur l'homme, il était évanoui; mais au contact de ma main il reprit ses sens.

— Éloignez-moi! criait-il, éloignez-moi!

Nous eûmes beau lui crier que le lion était mort, il ne nous entendait pas.

Les Arabes disent que tout homme qui a respiré l'haleine du lion devient fou.

Ainsi Ben-Sirah était fou.

Je commençai à examiner les plaies,

autant que je pus le faire, à la lueur d'un brasier de branches sèches que nous nous hâtâmes d'allumer.

Le blessé avait le flanc et le ventre horriblement sillonnés; sa cuisse était percée à jour de quatre coups de dents.

Son crâne portait la trace de ses crocs. — Je n'avais pas donné le temps à la double mâchoire de se rejoindre.

Il était évident que c'était un homme perdu.

Nous le couchâmes sur un brancard, fait de nos fusils, et nous l'emportâmes.

Trois jours après, je quittai le pays; son

agonie durait encore, mais on n'espérait rien.

Les Arabes croient d'ailleurs que l'homme blessé par un lion ne guérit jamais de la blessure.

Une lettre du Kaïd m'apprit, huit jours après, qu'Amar-ben-Sirah était mort.

Tel fut le récit de Gérard.

FIN

TABLE

Des chapitres du septième volume.

—

QUATRIÈME PARTIE

		Pages
Chapitre	I.	5
—	II.	25
—	III.	49
—	IV.	71
—	V.	91
—	VI.	111
—	VII.	131
—	VIII.	151
—	IX.	173
—	X.	183
—	XI.	213
—	XII.	233

LE TUEUR DE LIONS

—	I.	251
—	II. Aïssa.	261
—	III. Avec l'aide de Dieu. . .	297
—	IV. Amar-ben-Sirah.	313

Fin de la table du septième et dernier volume.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

74750266

LES GRANDS HOMMES

EN ROBE DE CHAMBRE

CÉSAR

PAR

ALEXANDRE DUMAS

7

PARIS
ALEXANDRE CADOT ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1859

La Marquise de Belverano

Par **Léon Gozlan.** — 2 vol. (comp'et).

LES ÉTUVISTES

Par **Paul de Kock.** — 8 vol. (complet).

Il faut que Jeunesse se passe

Par **Alexandre de Lavergne.** — 3 vol. (complet).

UN BEAU COUSIN

Par **Maximilien Perrin.** — 2 vol. (comp'et).

CONSCIENCE

Par **Alexandre Dumas.** — 5 vol. (comp'et).

LES PARVENUS

Par **Paul Féval.** — 3 vol. (complet).

FAUSTINE ET SYDONIE

Par **madame Charles Reybaud.** — 3 vol. (complet).

LES ÉTAPES D'UN VOLONTAIRE

Par **Paul Duplessis.** — 12 vol. (complet).

LES MAITRES SONNEURS

Par **George Sand.** — 4 vol. (complet).

Fontainebleau. — Imp. de E. JACQUIN.